

**LA PIERRE BLEUE
SAINT-GILDAS-DE-RHUYS**

**INSPIRATIONS
DE
PRINTEMPS**

RECUEIL DE NOUVELLES



Inspirations de printemps

A pique culture.....	5
Mauvaises graines.....	8
Au pays des sakuras ce n'est pas toujours ce qu'on croit.....	14
Sur la piste des fleurs.....	23
Une nichée.....	29
Deux minutes à l'air libre.....	35
Herbes folles de printemps.....	41
Dernier printemps.....	50
Paradis.....	56
Yann.....	62
Vague compte triple.....	68
Lupuline.....	75



Couverture : Fanny – Photo :
Mélanie
Mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com

*« Au printemps au printemps
Et mon coeur et ton coeur
Sont repeints au vin blanc »*

Jacques Brel – Au printemps



Édito

Les 20 et 21 mars dernier les aventuriers de l'écriture ont débarqué sur la presqu'île de Rhuys. Deux jours pour fêter l'arrivée du printemps. Deux jours pour écrire une nouvelle en 48h chrono inspirée par la première saison de l'année. Deux jours pour fêter l'équinoxe vernale et profiter autant de la journée que de la nuit

Le projet d'un week-end entier consacré à l'écriture était depuis longtemps en germe dans les envies de Fanny. Il n'attendait qu'un terreau favorable et des conditions propices pour éclore. Le terreau : L'Écriture c'est L'Aventure et ses fidèles participants qui viennent régulièrement aux ateliers proposés depuis plus d'un an pour partager ce plaisir d'écrire. Les conditions propices. Hum, toutes les conditions sont propices quand l'envie est la plus forte. La chose était donc entendue. Restait à trouver le lieu, fixer la date et proposer le thème. La date et le thème se sont mutuellement imposés : ce passage au printemps qui avait le bon goût de tomber un samedi et un

dimanche. Nouvelle saison, saison des nouvelles. De quoi irriguer les imaginaires et faire germer de belles histoires. Restait à trouver le lieu. Fanny n'a pas eu besoin de trop labourer la région. La presqu'île de Rhuys bordée au sud par le sauvage Atlantique et enserrant au nord l'écrin du Golfe du Morbihan offrait un merveilleux cadre. Nous étions accueillis par La Pierre Bleue à Saint-Gildas de Rhuys. Prestations aux petits oignons : des chambres spacieuses, un menu de fête adapté aux nécessités de chacun et une belle salle où nous nous sommes installés pour écrire. Écrire ? Sans discontinuer ? Pas tout à fait. Pour favoriser la montée de sève de l'inspi-



ration, chaque atelier était intercalé par des promenades à Saint-Gildas, sa place, son abbaye et son marché du dimanche et au bord de la mer le long des sentiers des douaniers. Deux preuves de réussites pour cette escapade. La première : la formule a déjà été renouvelée et d'autres sont en cours de réflexion. Et la seconde ce sont les douze formidables textes à découvrir ci-après. Encore une fois, merci à Fanny, merci aux participants et merci à La Pierre Bleue.

Très bonne lecture !



Albert



A pique culture par Mélanie



Ce matin, les rayons du soleil impriment une chaleur nouvelle sur le monde. L'air est doux, encore un peu frais, mais juste ce qu'il faut pour être bien. Tout, dans cette nature qui se pare de ses ornements printaniers, pousse à chercher un renouveau. À l'image de cet extérieur bourdonnant de renaissance, Maya s'anime d'une exaltation retrouvée, d'une envie de remettre du miel à son intérieur. Il faut sans plus tarder remplir tous ces rayons vides. C'est décidé : elle va remettre son dard en action.

Sans attendre, Maya s'élanche à la conquête de la grande étendue verte qui n'attendait plus qu'elle. Parsemée de milliers de fleurs multicolores, cette toile encore vierge s'offre entièrement aux tracés qu'elle dessine et découpe en une chorégraphie bien rodée. Planant d'enthousiasme, Maya danse au-dessus de ce magnifique tissu de verdure fleurie. En grandes envolées, elle longe la lisière de cette prairie d'un vert satiné. Elle s'approprie ce petit univers en création où s'impriment tous ses projets. Ici, des jonquilles ; là, des pâquerettes ; dans un coin, des jacinthes ; dans un autre, des iris. Autant de motifs et de couleurs sur lesquels elle passe et repasse pour mieux décider de ce qu'elle piquera au fil de son chemin.



Prenant de la hauteur, Maya examine la plaine verdoyante aux reflets soyeux. Tant de jolies fleurs sont prêtes à être butinées ! Elle va les choisir selon la taille qui lui sied le mieux : un peu rondelette, elle n'entre pas dans tout ; les grandes figures florales lui conviennent plus que les petites. La sélection faite, le schéma à suivre bien élaboré, Maya se fend d'un large saut de ciseau et coupe à travers champ le long des lignes de pierre bleue qui le sillonnent. Enfin, elle va pouvoir piquer ! Mais avant cela, il y a Félix. Si petit, et pourtant si enquinant. Toujours posté au même endroit, passage obligé, il donne inlassablement du fil à retordre à Maya. À chaque fois, c'est la même chose : elle doit s'y reprendre à deux ou trois fois pour s'introduire dans son antre incontournable. Aujourd'hui, la longue trêve hivernale n'y change rien : elle a beau savoir qu'il est seul, plus elle le regarde, plus elle a l'im-

pression qu'il se dédouble. Or comment se faufiler entre plusieurs ennemis qui n'en sont qu'un ? Dans ces cas-là, digne d'un chien à trois têtes, cet infernal Félix pourrait aussi bien s'appeler Cerbère ! Mais Maya s'est toujours gardée de le piquer dans son orgueil avec cette insulte canine. Sa griffe tendue n'attend que trop le moindre écart de concentration pour l'attaquer. Mieux vaut ne pas céder à l'agacement, rester calme et s'insinuer en douceur. Maya hésite, observe, puis elle recule un peu, ajuste sa position, vise et fonce ! Victoire ! Maya n'a pas louché, Félix n'a pas bougé, il est désormais derrière elle.

Le dard n'a plus qu'à traverser le vert, percer le rose, le mauve, le blanc, et cribler le jaune. Maya file droit. Aucun obstacle ne l'arrête, point d'épine, point de bourdon. Sans craindre de froisser les beaux pétales et d'en découdre pour une fronce malvenue, elle a pris le pli. Les fleurs dé-



filent, des boutons se profilent, Maya jubile. L'affaire s'emmanche bien, son travail est presque terminé. Plus qu'un relief, un tout petit col, et le tour est joué. En fin de journée, Maya peut enfin se reposer. Mission accomplie, ses rayons seront vite remplis, son premier modèle grande taille de chemise verte à fleurs est terminé. Si elle tient la cadence, et si ce satané trou d'aiguille reste aussi docile qu'aujourd'hui pour les prochains enfilages, la couturière pourra bientôt accrocher son écriteau : « Félix le chas, prêt-à-porter. La collection printemps-été est arrivée ! ».



Mauvaises graines par Albert



J'en ai huit livres déjà et le mois prochain j'aurai le neuvième « si je suis bien sage » m'a dit Maman. Aujourd'hui j'ai été sage

Aujourd'hui, je me suis réveillée la première. Je n'ai pas le droit de jouer dans ma chambre quand je me réveille avant le soleil. Avant, Maman m'avait déjà grondée plusieurs fois : « Chuuut. Tu empêches Papa de dormir. Tu ne dois pas faire de bruit ». Ah mais non, aujourd'hui Papa s'est réveillé tout seul et ce n'est pas ma faute. Moi, je n'ai pas fait de bruit. Je me suis levée et j'ai été tout doucement dans le salon avec « Les histoires de la caverne ». J'aime bien « Les histoires de la caverne ».

alors ça ne compte pas. Je n'ai pas fait de bruit et Papa s'est levé tout seul et ce n'est pas ma faute. Et puis c'est Papa qui n'a pas été gentil. J'ai bien vu. Il a bu son café et après il a ouvert la fenêtre et après il a jeté les graines de Jean-Claude et après il a fait une grimace et après il était en colère. Moi je voulais les récupérer les graines de Jean-Claude. Il les a offertes à Maman et il a dit que c'était un cadeau parce qu'il aime bien Maman et moi aussi j'aime bien Jean-



Claude. Alors ces graines je voulais les récupérer.

C'était long. J'ai attendu toute la matinée. Je plissais les yeux tout petits après j'ouvrais les yeux très grands après je mettais ma main dessus mes yeux pour faire une casquette après les deux mains de chaque côté de mes yeux pour faire des jumelles après je regardais par la fenêtre où Papa avait jeté les graines de Jean-Claude. Mais je n'ai rien vu, car c'était très sombre et il pleuvait beaucoup. Maman aussi regardait par la fenêtre. Elle est triste. Elle a soufflé, elle a dit qu'elle en avait marre de la pluie, elle a encore soufflé, elle n'a rien dit, elle a soufflé, elle a dit qu'on avait jamais eu un Pâques aussi pourri, elle a soufflé, elle a encore soufflé. Je ne sais pas si j'ai le droit de dire pourri. Des fois Maman ne dit rien et des fois elle me gronde. Par exemple, l'autre jour, c'était l'anniversaire d'Éva, mais je n'ai pas pu y aller parce qu'on était chez papi

Jacques et mamie Maryse. Alors j'ai dit que c'était pourri d'aller chez papi et mamie et Maman m'a grondé. Mais ce matin c'est elle qui a dit qu'on avait un Pâques pourri. Moi j'ai été sage, je n'ai pas réveillé Papa, je n'ai pas dit pourri et j'ai demandé à Maman si on ira quand même chercher des chocolats dans le jardin demain. Juste comme ça. Pour savoir. Parce qu'en vrai, les graines, elles avaient disparu quand je les ai cherchées. Après le goûter, j'ai mis mes bottes et je suis allée dans le jardin. J'ai tout de suite couru sous la fenêtre et j'ai cherché. J'ai regardé partout. J'ai même jeté des cailloux pour voir jusqu'où elles pouvaient aller les graines. Mais je n'ai rien trouvé. Demain, je demanderai à Jean-Claude si les escargots, ça mange des graines. Et si c'est ça qui les empêche de mourir. Parce que des escargots, il y en a plein. Mais pas mes graines. Alors peut-être que les escargots, ils



mangent ça. Papa y ne sait pas. Papa y dit qu'il n'y connaît rien et qu'il n'a pas la main verte comme Jean-Claude. Je ne voulais pas que Jean-Claude soit malade. Alors, je suis restée tout un après-midi à le regarder dans son jardin. J'étais contente, lui non plus il n'a pas la main verte. Plutôt marron pleine de terre. Et grosse avec des cicatrices. Et quand il prend les escargots, j'ai toujours peur qu'il les écrabouille entre ses doigts. Jean-Claude, il dit comme ça que les escargots, ça mange les salades. Et moi je lui dis que les escargots, c'est pourri et on a rigolé. Oui, demain, je demanderai à Jean-Claude si les escargots, ça mange les graines de salade pour ne pas mourir. S'il me demande pourquoi je dirai que c'est Éva qui me dit que son papi y donne des graines aux escargots. J'ai inventé ça parce que je ne veux pas dire que Papa a jeté les graines par la fenêtre et que je ne les ai pas retrou-

vées. C'est Jean-Claude qui avait donné les graines à Maman. Parce que des fois Maman, elle pleure et là elle était contente quand Jean-Claude lui a donné les graines. Et je dirai que c'est pour savoir si le grand-père d'Éva ment. Je ne dirai pas que c'est Papa qui a jeté les graines. Je ne veux pas que Jean-Claude dise que Papa est pourri. Parce que là je suis sûre, c'est comme un gros mot. Et je ne veux pas que Papa soit un gros mot et c'est pour ça que je dirai que c'est pour savoir si c'est vrai que le papi d'Éva y donne des graines à manger aux escargots. Et si les escargots, ça ne mange pas les graines, je recommencerai ma recherche parce que Jean-Claude, il a offert les graines et Maman était très contente et que des fois, elle pleure mais que là elle était très contente et l'a beaucoup remercié. Je chercherai les graines comme si je cherche les œufs. Éva doit venir chercher les chocolats dans le jardin avec moi. Enfin, si



demain Pâques n'est plus pourri, a dit Maman. Alors avec Éva, on cherchera les œufs et les lapins et les poules et les cloches et les poissons. Éva, elle trouve toujours plus de chocolats que moi. Je ne suis pas jalouse. Maman elle m'a dit que je ne dois pas être jalouse. Alors je ne suis pas jalouse et je ne dis pas que c'est pourri qu'Éva trouve plus de chocolat. Non, je ne suis pas jalouse. Et je serai forte. C'est juste que je n'aime pas quand Éva trouve plus de chocolat. Ou quand elle gagne à la corde. Ou quand elle me soule avec son papi. (Soule c'est comme pourri, des fois, on me gronde et des fois pas). Mais demain, je suis d'accord pour qu'elle trouve les graines parce que moi je ne les ai pas trouvées et j'ai cherché tout l'après-midi. Enfin, après le goûter. Quand Pâques n'était plus pourri. Après, la nuit est vite arrivée. Je n'ai eu le temps de chercher que deux fois sous la fenêtre et une fois à

côté de l'olivier. Demain, je dirai à Éva de regarder sous la fenêtre et moi je regarderai sous l'olivier. Et après, on échange si on ne trouve pas. Ça fera quatre fois sous la fenêtre et trois fois sous l'olivier. Il manque une fois sous l'olivier. Si Éva est d'accord, on fait une dernière fois ensemble sous l'olivier. Moi, je dirai que ça compte que pour un. Mais si Éva dit que ça compte pour deux, alors on mettra les cordes par terre entre l'olivier et la grande pierre bleue. Moi je regarderai vers le mur en partant de la pierre bleue et Éva cherchera entre l'olivier et le portail. Ça fera quatre fois sous l'olivier et quatre fois devant la fenêtre. Et comme ça, on trouvera les graines que Jean-Claude a offertes à Maman et que Maman, elle était contente. Parce que je dis que les escargots, ça ne mange pas les graines et ils meurent. Alors je dois retrouver les graines. Jean-Claude, y les a offertes à Maman ! Il a dit que ça lui



avait coûté beaucoup de travail pour les trouver et que ça lui ferait du bien. Et Maman lui a dit merci et elle ne pleurait pas et elle était très contente et elle lui a dit merci et ils se sont servi un verre et elle était très contente et elle a encore dit merci. Mais Papa, il les a jetées par la fenêtre ce matin. Et je ne peux pas le dire à Maman que pendant le petit déjeuner, quand il faisait encore nuit et que je restais sage, Papa il a ouvert la fenêtre et il a jeté les graines. Maman, elle ne dit jamais que Papa il est pourri. Mais des fois, Maman, elle disait que Papa il la soûle. Et alors Papa et Maman, ils crient très fort. Y croient que je ne suis pas là. Mais dans ma chambre, j'entends Papa et Maman qui crient. J'ai un peu peur quand ils crient. Pas quand ils crient contre moi parce que j'ai pas été sage. Même si je n'aime pas quand Maman elle me gronde et elle me crie dessus. Des fois ça me soûle mais je ne dis rien. Des fois je pleure et

après, elle souffle très fort. Mais quand Papa et Maman ils crient, j'ai peur alors je ne dis rien et je ne pleure pas et je ne dis pas que ça me soûle et je ne dis pas que c'est pourri. Je ne dis rien et je ne bouge plus dans ma chambre jusqu'à longtemps après qu'ils arrêtent de crier. Je dois retrouver les graines pour qu'ils ne crient pas. Pour que Maman ne pleure pas. Parce que Maman, elle était très contente. Et que maintenant, ils ne crient plus mais ils pleurent plus. Demain, je me lèverai tôt, je ne ferai pas de bruit, je serai sage et après je trouverai les graines et Maman sera contente. Et les escargots y ne meurent pas si ils mangent les graines.

« Chloé s'est endormie. Elle était en grand concubule avec son doudou ce soir. ». Romain s'assoit à côté de Marion. Elle lui sourit tristement et lui répond « Elle a été agitée toute la journée. Heureusement qu'il s'est arrêté de pleu-



voir en milieu d'après-midi, elle a pu sortir jouer dans le jardin ». Romain avise l'enveloppe posée sur la table basse et la désigne du menton en s'adressant à Marion. « Quelle est cette merde que t'avait refourguée Jean-Claude ? Des graines de cannabis ? N'importe quoi. J'ai tout jeté. » Marion s'assombrit, quelques larmes lui viennent. « Il a voulu me faire plaisir. ». « Ouais. Il a dû se faire rouler par les jeunes du village alors qu'il s'ouvre des épiceries à CBD à chaque coin de rue. ». « C'était gentil de sa part ». La tristesse accentue la fatigue sur le visage de Marion. « On va s'en sortir. Si tu as trop mal, on en parlera au docteur Marsault. Merde, bio ou pas bio, la beuh, ça ne soigne pas le cancer ». Romain serre Marion dans ses bras, l'embrasse sur la joue, lui caresse le dos. Demain, c'est dimanche de Pâques.



Au pays des sakuras ce n'est pas toujours ce qu'on croit

par Isabelle



lice, lui a raconté toutes les subtilités de ce genre d'escroquerie. Roméo s'amuse de l'aplomb avec lequel elle détourne le

Roméo, jeune homme sportif de presque dix huit ans, toujours habillé de manière excentrique, a flashé sur la belle Juliette, une jeunette d'un an sa cadette mais qui n'a pas froid aux yeux. Il faut dire que c'est une fille du quartier des Fougères d'Avon sur Seine, maîtrisant l'art du vol à l'étalage. Roméo l'a vue à l'oeuvre dans le grand magasin proche de son lycée. Si elle sait tromper les vigiles, il n'en est pas de même pour lui. Son père, officier de po-

regard suspicieux, des responsables de la sécurité, sur ses charmes pour mieux commettre ses prélèvements sur le grand Capital. Elle a déjà une plastique de vamp, une bouche pulpeuse accompagnée d'une moue enfantine découvrant de jolies quenottes, un attrait à faire fondre un homme de glace. De son côté, Juliette a remarqué ce beau jeune homme qui la suit du coin de l'oeil. Elle aime son regard sombre, ses bagues à tête de mort et son style,



toujours de noir vêtu avec un chandail qui lui donne une allure de néo-gothique. Alors qu'elle vient de subtiliser une paire d'escarpins Loutoubain, une écharpe Ferrero en soie plissée dorée et une bague Rhuyz sertie d'une lumineuse pierre bleue, Roméo lui emboîte le pas discrètement à la sortie du magasin. Il lui pose alors une main sur l'épaule accompagnée d'un tonitruant: « Au nom de la Loi, je vous arrête ».

Surprise, Juliette se retourne et lâche son joli rire cristallin qui déclenche alors celui en cascade de Roméo. C'est comme cela que leur histoire a commencé.

L'un et l'autre se découvrent de nombreux points communs, un goût pour la mode, les créations textiles, les objets en papier ou en fibres naturelles, les histoires de fantômes et de revenants et surtout une passion pour le Japon. Ils rêvent d'y aller au moment de la saison des cerisiers

en fleurs, avec l'idée peut-être de vivre dans ce pays. Mais pour cela, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

Un jour, où ils assistent au défilé du couturier Isshe Immatura, après avoir réussi à se faufiler dans les invités, du fait de leur look remarquable (une idée de Juliette qui affirme que dans ce genre d'évènement, plus on a un look original, plus on passe inaperçu), c'est un étonnant spectacle qui se déroule sous leurs yeux. Des « oh » des « ah » s'élèvent autour du podium où défilent les mannequins. Ce ne sont pas les vêtements des jeunes femmes ou jeunes hommes drapés dans les créations d'Immatura, ni les chauve-souris pailletées pour décor qui suscitent cette surprise mais les accessoires arborés par eux. Leurs sacs à main sont fabriqués à partir d'animaux empaillés: chat, chien, lapin, vison, zibeline...ce qui change des



sempiternelles peaux de crocodile.

« C'est sûr cela va faire futur et cela me donne une idée pour que nous en fassions un juteux business » dit Juliette à Roméo. En effet, peu de temps après ce défilé, les stars de la chanson et du cinéma relayent sur les scènes des festivals ou cérémonies, l'image de ces sacs promis alors à devenir très tendance.

N'ayant aucune connaissance en taxidermie, les deux amoureux cherchent alors des solutions pour faire des contrefaçons de ces it-bag. Juliette pense alors à l'ankylozique, une substance utilisée dans la fixocryogénisation de tout être vivant, procédé amenant au même résultat que la naturalisation d'un être mort. Pour s'en procurer, elle prend contact avec P'tiBald de la bande des Crapulets :

« Tu peux me trouver de l'ankylozique? J'ai besoin d'un bidon de 10 L »

« C'est pour quoi faire, Juliette? »

« T'occupes, P'tiBald, je te file 500 et c'est tout ce que tu as besoin de savoir ».

« J'ai sous le coude 3 L d'hémoglobine, je te les mets avec? »

« Que veux-tu que j'en fasse? C'est seulement de l'ankylozique que je te demande. »

« Ok. Ça marche, on se retrouve, mardi en 8 au même endroit »

Pour les animaux, c'est Roméo qui part en repérage. D'abord, les refuges où se retrouvent les chats, chiens, cochons d'Inde, gerbilles, hamsters, lapins nains... abandonnés ou errants mais aussi les élevages. Il dégotte, à bas prix, une grande camionnette en état de marche pour le transport des bêtes qui seront adoptées ou enlevées ainsi qu'un local à louer pour la fabrication des contrefaçons. Ensuite, direction le quartier asiatique pour acheter un lot de sac bon marché, imitation fourrure. Reste à créer un site au nom de Shake Espère.



Tout est en place pour la fabrication de sacs proches de ceux d'Isshe Immatura. Après avoir obtenu le précieux bidon de 10 L, Juliette et Romeo se rendent dès l'ouverture des refuges pour y adopter des animaux. Lorsque les bêtes domestiques rejoignent leur nouvelle famille d'accueil dans la fourgonnette, ils sont aussitôt aspergés d'ankylozique qui les immobilise. Puis la nuit venue, c'est le vol des animaux élevés pour leur fourrure. La lune éclaire de son halo une grande croix en fer à proximité des cages où sont enfermés les bêtes sauvages. Les ombres et cris des bêtes génèrent une atmosphère surnaturelle, un peu inquiétante. « Vite dépêchons-nous! » s'exclament en coeur les deux amoureux, comme pour se donner du courage l'un à l'autre. Belettes, chinchillas, écureuils, fouines, furets, hermines, martres, renards, visons, zibelines...s'ajoutent alors à

leurs compagnons domestiques.

Chaque animal fixocryogénisé est placé dans un sac de fausse fourrure proche de la couleur de son pelage. Le bagage est ensuite estampillé de la marque Shake Espère, prêt à être livré au Printemps, au moment de l'arrivée de la mode de cette saison. Les deux complices avaient déjà démarché ce grand magasin et le responsable des achats, pensant avoir affaire à de jeunes créateurs a pris commande d'une cinquantaine de ces it-bag pour la somme rondelette de 500 000 euros.

Le jour de la livraison est arrivé et dès la mise en vente, les clients se les arrachent. Cet évènement fait alors la Une des journaux et suscite une vive polémique entre, d'une part, la Société Protectrice des Animaux et la fondation contre l'exploitation des animaux à fourrure et, d'autre part, la Société des Taxidermistes et diverses personnalités publiques is-



sues du monde du spectacle.

Cette publicité n'échappe pas au chef des Crapulets qui veut alors sa part du gâteau. Lui et sa bande décident de partir à la recherche de Juliette.

Quant aux clients, lorsqu'ils découvrent que l'animal reprend vie (car l'an-kylozique, comme son nom l'indique provoque une fixocryogénisation temporaire n'excédant pas plus de 48h) ils se retournent contre le principal magasin de vente. Le Printemps dépose alors plainte pour arnaque. Cette fois c'est la Police, après enquête, qui retrouve la trace de Roméo et mobilise ses forces de l'ordre à la recherche du jeune homme et de sa comparse.

Une course poursuite s'engage alors dans les rues de Pâris entre la bande des Crapulets d'un côté et les Escalkeufs de l'autre. Il est temps pour Juliette et Roméo de mettre les voiles. Avec le reste de leur cargaison soit une cinquan-

taine d'animaux se réveillant de leur torpeur, la camionnette prend le chemin de l'aéroport de Soiry où les attendent leur vol pour Veronishida. C'est le moment de semer leurs poursuivants en libérant : chats, chiens, cochons d'Inde, gerbilles, hamsters, lapins nains, belettes, chinchillas, écureuils, fouines, furets, hermines, martres, renards, visons, zibelines, créant un effet de surprise et de joyeuse pagaille derrière eux. Les forces de l'ordre font tout pour éviter cette animalerie ambulante par de multiples zigzags, montées et descentes de trottoir, bruits de sirène. Les Escalkeufs attrapent cette ménagerie ambulante en quadrillant les rues et quartiers où circulent les bêtes apeurées et en réquisitionnant les fourrières pour embarquer tout ce petit monde à poils.

Quant aux Crapulets ils se retrouvent vite identifiés et cernés par les hommes en uniforme puis menottés et emprisonnés avec les ani-



maux. P'tiBald et sa bande n'en mènent pas large et se protègent des griffures et morsures.

Embarquement immédiat... Installés confortablement en première classe, Juliette et Roméo rêvent des sakuras qui les attendent en cette fin mars. A leur arrivée le spectacle des cerisiers en fleurs est à la hauteur de leur imaginaire et tout dans la vie japonaise, les invite à vivre leur amour dans cette terre d'accueil.

Reste pour eux, à s'intégrer dans ce pays et à changer d'identité. Peu de temps après avoir trouvé une maison traditionnelle pour habiter dans une rue du quartier kyūketsuki de Veronishida, ils font la connaissance d'un couple guère plus âgé qu'eux mais vivant davantage la nuit que le jour. Les deux couples sympathisent et sortent souvent le soir ensemble dans divers endroits de la ville. Yin et Yang, femme et mari connaissent bien les quar-

tiers animés. Ils les conduisent dans des clubs où les jeunes se déguisent en personnage de manga, comme ceux de « Death Note ». Lorsqu'ils deviennent plus proches, Juliette et Roméo remarquent des particularités chez le couple japonais comme des tatouages sur les bras mais aussi un auriculaire manquant à la main gauche.

« Tu penses que ce sont des Yakusas, Roméo? »

« J'en mettrai ma main à couper »

« Ah c'est malin et tu penses que l'on peut leur faire confiance? »

« Les Yakusas n'ont jamais mangé personne et peut-être qu'ils peuvent même nous assurer une certaine protection. »

Peu de temps après cet échange entre eux, Yin et Yang invitent Juliette et Roméo dans leur demeure, par une belle soirée d'été, au moment où les nuits sont plus longues. C'est la première fois qu'ils vont partager et connaître da-



vantage le cadre intime du couple japonais. Ils sont un peu surpris de la décoration et de l'ambiance de leur maison. Lorsque Juliette et Roméo se présentent, il fait encore jour mais toutes les ouvertures sont déjà occultées et une lumière tamisée donne une note douce et chaude. Les objets, d'époque très différente, se mêlent dans un savant décor. Une paire de vases Satsuma croise des armures de Samouraï, des estampes de la période d'Edo côtoient le mobilier du designer Naoto Fukasawa le tout est éclairé par des lampes Akari, en papier de riz, du célèbre Isamo Nagushi.

« Je vous en prie installez-vous confortablement dans notre salon » dit Yin, en parfaite hôtesse, ayant remarqué la gêne de Juliette et Roméo

« Nous avons la chance d'avoir hérité de nos riches familles respectives et d'apprécier les belles choses » ajoute Yang pour mettre à l'aise leurs invités,

subjugués par tant d'alliance de pièces anciennes et contemporaines agencées harmonieusement.

Ils n'en sont pas à leur dernière surprise au moment où leurs hôtes apportent des mets raffinés et présentés dans de la vaisselle des dernières créations de Shizuka Tatsuno mais également dans de la porcelaine de style Imasi avec ses trois couleurs remarquables : bleu de cobalt, rouge tirant vers le safran avec un fond blanc, le tout rehaussé d'or. Juliette et Roméo remarquent alors qu'ils sont les seuls à être servis.

« Je vous en prie, ma femme et moi avons déjà mangé et nous ne faisons qu'un repas par jour mais nous vous accompagnons pour boire »

Yin apporte alors deux flûtes avec une belle carafe de vin à la robe pourpre pour leurs convives et deux autres pour elle et son mari remplies d'un cocktail carmin en disant : « mon mari et moi avons



nos habitudes et votre palais n'est pas encore familier des breuvages spécifiquement japonais ».

La conversation de leurs hôtes étant délicieuse comme les mets servis et la boisson, une certaine confiance s'installe chez les deux jeunes amoureux, ils évoquent alors les conditions dans lesquels ils ont quitté Paris, le défilé du couturier Immatura, les sacs en animaux empaillés et leur projet de rester vivre dans ce pays mais en changeant d'identité.

Les deux japonais rient de leur tentative de contrefaçons de ces it-bag et leur disent bien connaître le travail d'Immatura, un de leurs amis proches. Yang montre le sac en forme de chauve-souris offert à Yin puis il demande au couple français: « voulez-vous être des nôtres? »

Juliette et Roméo échangent alors un regard un peu effrayé et le jeune homme bredouille: « vous voulez dire des Yakuzas! »

Yin et Yang éclatent alors de rire. « C'est à cause du petit doigt manquant, pensez-vous? » dit l'homme et d'ajouter: « rassurez-vous ce n'est pas de cette confrérie dont nous vous parlons »

« Ma femme a fait allusion à ce breuvage particulier qui constitue notre principale nourriture le soir »

« Ah une confrérie d'un genre de cocktail de vie »

« En quelque sorte. Mais pour cela il existe tout un rituel, une sorte d'accolade et de baiser et vous pourrez ensuite goûter de ce « cocktail de vie » pour reprendre votre formule et surtout être protégé par un changement d'identité. En êtes-vous d'accord? »

Les deux jeunes amoureux disent oui à cette proposition alléchante sans savoir vraiment ce qui les attend.

Yin s'adresse alors à Roméo en l'invitant à se rapprocher d'elle tandis que Yang en fait de même avec Juliette. L'homme comme la femme dans une accolade fraternelle avec la



belle Juliette pour l'un et avec le beau Roméo pour l'autre s'autorisent un drôle de baiser chaste dans le cou de sa ou de son partenaire, lors de cette cérémonie d'intronisation. Les effets du vin mélangés aux épices des différents plats anesthésient la sensation de ce baiser particulier. Yin comme Yang découvrent alors deux canines qui viennent se planter dans le cou de leurs nouveaux protégés et prélèvent ainsi quelques gouttes de sang pour en remplir deux nouvelles flûtes.

L'aube se lève sur les sakuras en fleurs, le jour cueille Juliette et Roméo dans un profond sommeil. A leur réveil ils resteront amants pour la vie éternelle mais âmes damnées et condamnés à se nourrir du sang des autres pour une renaissance perpétuelle, lot de la confrérie des vampires.



Sur la piste des fleurs par Nicole



Le regard d'Alice fut attiré par un tableau chatoyant, installé à plat sur une table, tout au bout de l'allée des biscuits, brioches et autres douceurs propres à soigner le vague à l'âme. Elle ajusta ses lunettes et s'approcha de ce qui était, en fait, l'espace jardinage de printemps. Des godets de fleurs multicolores se serraient les uns contre les autres, subtil mélange de jaunes, d'oranges, de bleus, de violets, comme posées sur un coussin vert topaze. Alice resta un moment immobile, hypnotisée par

cette splendeur. D'habitude, elle laissait de côté ce rayon où étaient entreposés oignons, semences et instru-

ments pour gratter et creuser la terre. Elle avait toujours considéré le jardinage comme une activité ennuyeuse et salissante. L'ennui, il y en avait déjà assez dans sa vie et son emménagement récent dans la petite maison, pourtant mignonnette, n'y avait rien changé.

Cependant, ce jour-là, elle imagina les fleurs chamarrées au milieu du jardin et ne put résister. Une douzaine de plants, ce ne serait pas long à repiquer et la peulouse à l'uniformité déprimante en serait transformée. C'était peut-être un



de ces petits riens qui peuvent changer le quotidien et redonner des couleurs optimistes à la vie. La tâche se révéla plus ardue qu'elle ne l'avait pensé. Les petits êtres végétaux paraissaient si fragiles, qu'il fallait les manipuler avec d'extrêmes précautions. Alice ne savait pas très bien s'y prendre et une des tiges se brisa. Les gants épais ne lui facilitaient pas le travail.

Après quelques déboires, elle put enfin contempler son œuvre et son cœur vibra d'une satisfaction qu'elle n'avait pas éprouvé depuis longtemps.

Le lendemain qui était un dimanche, elle se réveilla aux premières lueurs de l'aube. Elle tenta d'allumer la lampe, sans y parvenir et se dirigea dans une semi-obscurité vers la fenêtre, pour ouvrir les volets.

Horreur ! La vision du désastre fut un coup de poignard planté dans son cœur. Les plants gisaient çà et là au milieu de la terre retournée, comme des pe-

tits soldats sur un champ de bataille. Elle les replanta tout de suite et retourna se coucher. Rester plus longtemps les racines à l'air aurait pu les tuer, jugea-t-elle. Qui avait pu commettre ce méfait et comment ? Le jardin était encadré par la maison d'un côté et des haies serrées sur les trois autres.

Les jours suivants, elle ouvrait les volets le cœur battant et...découvrait la même désolation. À chaque fois, elle replantait avec une obstination de plus en plus rageuse. La nuit du troisième jour, un bruit étrange la tira du sommeil, entre glapissement et longue plainte sourde. Elle pensa qu'elle avait sans doute rêvé et se rendormit.

Une trêve marqua le jour suivant, mais Alice sentit que cela ne durerait pas. Il flottait dans l'air brumeux une menace diffuse et une vague odeur piquante. Le soir, elle se coucha tôt, épuisée par cette suite



d'évènements incontrôlables.

Soudain, un hurlement suivi de plusieurs autres la dressèrent dans son lit. C'étaient des hurlements de loup, impossible de s'y tromper ! Dans un accès inhabituel de courage, elle entrouvrit la porte donnant sur le jardin et le balaya avec le faisceau d'une lampe. Rien d'anormal, à part...les plants de fleurs à nouveau déterrés !

Ce n'était plus supportable. Il fallait trouver la faille, le grain de sable qui faisait dérailler la tranquillité du quotidien, l'ordre de son petit monde à elle, banal mais sécurisant.

Première chose à vérifier, la haie. L'après-midi, elle commença à l'explorer avec soin et minutie, comme tout ce qu'elle faisait. Partout, les branches étaient si serrés, que seul un oiselet ou un lézard seraient parvenus à s'y faufiler. Tout en bas, aucun espace n'était visible non plus. Les branches se

déployaient jusqu'à toucher le sol.

Au bout d'un long temps de recherche, elle poussa un cri de surprise. Là, c'était là ! Un creux dans la terre, bien dissimulé sous la haie. Elle dégagea les feuilles, quelques pierres bleues, des brindilles sèches et aperçut d'insolites objets blancs.

La terre mise à nue, Alice écarquilla les yeux. Des os s'entrecroisaient, comme un squelette recroquevillé sur lui-même. Heureusement, ils n'étaient pas d'origine humaine, elle en était sûre. À vue d'œil, il s'agissait plutôt d'un chien de la taille d'un berger allemand.

Après quelques hésitations, elle décida de laisser de côté sa réserve habituelle et se rendit chez son voisin.

À son avis, pouvait-il s'agir de malveillance, d'un mauvais plaisantin ?

Ici ? Répondit-il d'un air étonné.

Il habitait ce quartier paisible, presque trop, depuis



longtemps. Aucun fait divers, même le plus anodin, ne s'y était jamais produit à sa connaissance.

Un chien errant ?

Aucun n'avait été signalé dans le coin, ne serait-ce qu'une seule fois, à part le toutou fugueur du bout de la rue, à peine aussi gros qu'un chat.

Et les bois tout proches, insista Alice, ne pouvaient-ils pas abriter des bêtes sauvages ?

Le voisin eut un sourire qu'Alice jugea ironique. Elle se rendait bien compte qu'il la trouvait bizarre et se retenait de rire. Il répondit simplement que le mieux serait qu'il l'accompagne dans son jardin, pour observer ces étrangetés printanières et surtout, inspecter ces os qu'elle avait trouvé. Sans doute s'agissait-il d'un chien enterré là depuis des années.

Toujours avec son air gouguenard exaspérant, il se mit à examiner les os. Et cela dura, avant qu'il ne se relève avec une expression grave. Ces os, d'après lui,

avaient appartenu à un loup. Spécialiste de la faune sauvage, il avait longtemps travaillé à l'observatoire du loup en France et participait encore à des missions de comptage sur le terrain.

Comment ce squelette était-il arrivé là ? Interrogea Alice.

Le voisin émit un petit rire : « Sans doute un collectionneur ou autre original. » Il rigola encore et déclara sur un ton badin que le sauvage, c'était le symbole de la liberté et du risque. La vie, quoi ! Il ajouta avant de s'en aller : « Laissez donc ces os tranquilles et ne vous inquiétez plus. » Perplexe, Alice resta un moment sans bouger. Elle avait bien compris qu'en voyant les fleurs sagement blotties au milieu de la pelouse bien nette, le voisin n'avait pas trop cru à son histoire de déterrages replantages.

De plus en plus troublée, elle passa une nuit agitée. Alors que le jour commençait à peine à poindre, sans



savoir pourquoi, elle se retrouva dans le jardin. Non seulement les fleurs gisaient racines en l'air, éparpillées sur la pelouse, de plus en plus affaiblies, mais les ossements avaient disparus. À leur place, quelques touffes de poils gris témoignaient de la lutte d'un animal, pour s'extraire du dessous de la haie. Comme si le loup s'était reconstitué, avant de prendre la fuite !

La panique monta en elle. Ce lieu était maléfique et la rendrait folle ! Le fuir au plus vite était la seule solution. Elle se sentit tomber dans un gouffre et ouvrit les yeux en frissonnant.

Elle était toujours allongée sur le divan. En six mois de thérapie assidue, c'était la première fois qu'elle s'était exprimée aussi longtemps, sans s'arrêter. À en perdre le souffle ! Ces rêves récurrents, toujours les mêmes avec quelques variantes, elle ne les avaient jamais racontés avec autant de précision. Elle avait mêlé à ce compte-rendu, des frag-

ments de sa vie quotidienne, bizarrement perturbée, depuis qu'elle avait eu cette idée incongrue de se mettre au jardinage. Ce méli-mélo bavard risquait de paraître incohérent au thérapeute et Alice craignait qu'il n'y comprenne rien. Elle-même se sentait en pleine confusion, traversée par des doutes sur l'insignifiance de sa vie actuelle. Sortir de la déprime où elle s'était enlisée lui semblait de plus en plus hors d'atteinte.

Elle se passa les mains sur le visage et fut parcourue d'un long frisson.

Le thérapeute dont le visage ressemblait étrangement à celui du voisin de son rêve, attendit quelques instants et posa une de ses rares questions :

- Quelle est donc cette part de sauvage en vous qui est morte et ne demande qu'à revivre ? Comme le loup du rêve, en quelque sorte.

Alice balbutia :

- Un rêve de mon enfance : explorer le monde à la re-



cherche de plantes inconnues.

D'une voix plus assurée, elle ajouta :

- J'y pensais tout le temps, ça me passionnait. Ensuite, la vie m'a entraînée sur d'autres chemins plus ordinaires et j'ai oublié.



Une nichée par Karine



fixée au 1er avril. Une bonne blague avait grommelé Monsieur Jean quand Pauline la conservatrice avait annoncé la nouvelle

Taïlle tôt taïlle tard, mais rien ne vaut la taïlle de mars, clac

Taïlle tôt taïlle tard, mais rien ne vaut la taïlle de mars re clac

Théo ponctue chaque coup de cisaille avec l'antienne préférée de Monsieur Jean. Maxime qui justifiait au yeux de l'inamovible chef jardinier que toute l'équipe d'arpètes se leva dès potron minet depuis 3 jours pour tailler, modeler, ciseler les arrangements végétaux des jardins d'Eynac.

On est dans la dernière semaine de mars et la réouverture du domaine a été

dans la grande salle du manoir au régiment de jardiniers réunis pour le café du matin autour de l'immense table de chêne «table constitué d'un unique tronc typique du mobilier de cette région du Périgord» précisait un cartouche épinglé sur le mur de pierre blonde.

Toute l'équipe avait accusé de coup devant un délai aussi court. Seul Bouboule, le chat du domaine, était resté imperturbable, continuant à lécher méticuleusement sa fourrure légèrement dérangée par sa



chasse nocturne. Pauline continuait en rappelant que cette année le jardin a enfin été sélectionné pour participer au prestigieux concours «Azalée forever», concours qui se déroule seulement tous les cinq ans.

Théo abandonne un instant le *Buxus hildebrandtii* qu'il remodèle «à la pompadour», se redresse, s'étire et embrasse du regard les 10 hectares des jardins. Il travaille sur la partie la plus élevée devant l'austère maison forte du XV^{ème}, là où meurt la perspective dessinée par le chevalier de Mornac au 17^{ème} siècle. La brume qui monte du miroir d'eau voile légèrement l'allée des glycines et le théâtre de verdure. Plus à droite, la lumière naissante nimbe les massifs de rhododendron et d'azalée. Au fond, on devine la roseraie et le petit édicule de marbre appelé pompeusement «le temple de vénus». Ce petit moment de grâce vaut bien quelques bâillements.

Assez paressé, il reste encore des centaines d'arbuste à étausser avant la pause.

Theo essuie ses mains sur son pantalon de velours, reprend sa cisaille, se recule pour jauger la géométrie de la boule de buis, donne encore quelques coups secs et précis puis se tourne vers le candidat suivant, un seringat resplendissant dans sa livrée coiffée décoiffée de sortie d'hiver.

Le premier coup de cisaille déclenche l'apocalypse, un feu d'artifice de plume et de cris stridents et voilà Theo aux prises avec deux volatiles belliqueux qui le harcèlent en piqué. L'Homme bat en retraite défait par la gent ailée qui se lasse après quelques mètres. Par une manœuvre de contournement et avec force reptations Théo parvient à tromper la vigilance des guetteurs et distingue dans le seringat une petite construction de branchage et de mousse, en un mot un nid. Vaguement sensibilisé



à la sauvegarde des espèces et à la préservation des cycles de reproduction par sa formation d'étudiant agronome, Theo tente de reconnaître les locataires du nid. Bec rosé, corps ramassé marron, un peu de jaune et de noir. Il écarte avec certitude la mouette, la poule et l'aigle puis à court d'idée part chercher Monsieur Jean.

Monsieur Jean plisse les yeux, déclame lentement: bec rosé, poitrine tête verdâtre, gorge jaune, le dos brun-roux rayé de noir, les ailes brun-noir liserées de roux et coupées transversalement de deux fines barres blanches. Ensuite silencieusement, il égrène la litanie des espèces pesant chaque nom puis le rejetant. Et tout d'un coup: «Sangdieux, je crois bien que c'est un bruant ortolan »

Un ortolan, le Graal des oiseaux méridionaux, incarnation de la culture culinaire du sud ouest et objet de bien des fantasmes.

L'affaire est d'importance, il faut consulter la hiérarchie. Theo file à la maison prévenir la conservatrice. Il croise Pauline à mi chemin suivie de bouboule. Depuis la fenêtre du « petit salon de musique » dans lequel est installé son bureau, elle a déjà repéré la perturbation dans le ballet bien réglé des jardiniers. Quand Monsieur Jean lui soumet son verdict, elle jure également. Pour elle le bruant ortolan ce n'est pas un oiseau délicatement rôti douillettement posé sur un lit de pommes sarladaises, c'est une espèce en voie de disparition dont on ne compte plus qu'une centaine de couples reproducteurs et donc un périmètre de sécurité de 300 m autour de chaque nid répertorié le temps de la couvaison. Et donc pas d'ouverture au premier avril, ni de toute la saison d'ailleurs, pile l'année du concours « Azaléé for ever ».

Une mésaventure similaire a touché un site touristique



voisin, l'abri de Crahant, quatre ans auparavant. Lors de banals travaux de canalisation des eaux pluviales autour de la cabirotte d'accueil, on avait mis a jour deux prémolaires jaunies et un fragment de tibia susceptible d'appartenir à une espèce inconnue d'hominidé. La recherche du chaînon manquant ne mollit jamais dans cette terre d'archéologie. Investi par la DRAC, le site est toujours fermé au public.

D'un autre coté, une découverte de cette importance peut se révéler un atout et assurer la célébrité du parc pour des années. Pauline déploie déjà son plan de communication : La première page de Sud Ouest, un article dans la revue « Demain l'oiseau », le label envié et séducteur de « jardin éco responsable », des chiffres de fréquentation en hausse, enfin du budget pour relever la gracieuse fontaine Romantique du bosquet ouest.

La question est là : prévenir ou ne pas prévenir l'ornithologue référent des bâtiments historiques.

Pauline temporise. Elle va consulter un collègue discret et fiable. En attendant Monsieur Jean redéploiera ses troupes sur un autre secteur, ce n'est pas l'ouvrage qui manque.

Pauline revient lentement vers son bureau caressant au passage les orangers du Mexique si odorants. Si seulement le nid n'avait pas été trouvé au beau milieu du parc on aurait pu ménager la chèvre et le chou, le concours et l'avenir. Et pourquoi pas : Pauline pile et rattrape Monsieur Jean, on n'avait qu'à transporter avec moult précautions le précieux nid vers le clos aux noisetiers à l'extrémité Est du parc où il pourrait servir de délicat ornement champêtre sans gêner l'accueil du public.

L'opération prend deux bonnes heures. Il y a 600 m entre le seringat et le clos aux noisetiers. Theo décroche le nid puis pro-



gresse lentement pour ne pas perdre les futur parents très inquiets et un tantinet agressif tout en tenant à l'œil Bouboule qui prend un grand intérêt à l'opération. Pauline et Monsieur Jean le couvent des yeux tremblants à chaque faux pas, à chaque inclination du nid. L'alerte la plus chaude se produit quand Theo trébuche sur le Cadran solaire de pierre bleue et manque de s'éta-ler dans le bassin.

Enfin Theo dépose le nid à l'emplacement prévu et tout est en place. Une heure supplémentaire d'observation pour s'assurer que les ortolans s'acclimataient bien et Pauline peut appeler les bâtiments historiques. Rendez vous est pris pour le lendemain. Flanqué de Théo le découvreur et de Monsieur Jean l'expert maison, Pauline accueille Monsieur Bonnard, l'ornithologue patenté. Ensemble ils ont concocté un parcours qui permettra de découvrir les beautés du jardin avant l'apothéose

dans le clos des noisetiers. Le cheminement pressenti passe près du fameux seringat dépouillé de son nid et que Monsieur Jean a taillé lui même pour camoufler le forfait.

Ils contournent le seringat, Ils vont le dépasser quand un chant d'oiseau caractéristique s'élève de l'arbuste. Le quatuor se retourne pour découvrir l'artiste qui trompette fièrement au sommet. On devine un nouveau nid en construction derrière les jeunes feuilles.

Mr bonnard s'extasie : « effectivement ce sont bien des bruants ortolans. » Il observe un instant les évolutions aériennes du mâle et reprend. « Mais vous m'avez dit qu'ils nichent au fond du parc beaucoup plus loin? C'est vraiment extraordinaire comme comportement de déplacement, jamais observé, les ortolans sont extrêmement fidèle à leur lieu de nidification. Peut être un effet du changement clima-



tique ? Félicitation, cela nous promet des années d'observations».



Deux minutes à l'air libre

par Johanne



un imprimé de fleurs roses et jaunes que sa grand-mère lui a léguée, conservée dans la naphthaline. Une belle robe

Sandrine émerge de ses rêves, consciente du sifflement continu de la ventilation, et des contours du masque sur son visage. Elle ouvre les yeux et contemple le plafond, le conduit d'air artificiel, les quatre murs de son module d'habitation. Comme chaque matin au réveil, elle sent sa poitrine s'oppresser. C'est la dernière fois se dit-elle.

Sandrine se lève, un peu trop vite, et se cogne dans le mur à côté de son lit. Elle a tout juste la place de passer. Sandrine sort la robe en organdi blanche avec

comme on n'en fait plus.

Assise sur son lit, Sandrine caresse le tissu. Avec nostalgie elle repense à sa grand-mère, sa peau ridée, ses yeux souriants, ses mains calleuses qui avaient été autrefois de douces mains de jeune fille comme celles de Sandrine. Elle retourne l'étiquette et y lit l'inscription manuscrite apposée au stylo-bille. C'est l'écriture de sa grand-mère.

Sandrine revêt la robe. Son teint blême et ses traits fatigués cèdent la place à une grande excitation qui



rosit ses joues. Elle se sent remplie d'une lucidité nouvelle.

Aujourd'hui elle va sortir, s'échapper du circuit de production d'air artificiel, pour respirer le bon air printanier. Revivre enfin.

De toutes les histoires que lui racontait sa grand-mère, sa préférée était celle dans laquelle le printemps était le royaume des jeunes filles en fleurs.

Nanny était devenue aveugle avec l'âge. Elle disait toujours que ses paupières closes étaient sa salle de cinéma privée sur laquelle elle projetait les splendides paysages qu'elle avait admirés dans sa jeunesse. Elle aimait tant décrire à Sandrine les fleurs, les animaux, et les nombreux insectes qu'elle avait eu l'habitude de côtoyer.

Nanny a été son principal soutien dans sa vie d'hibernation forcée et Sandrine s'est totalement laissée emporter dans la dépression depuis que Nanny est morte.

Cette nuit, Sandrine a rêvé d'elle. Elle lui a annoncé une bonne nouvelle : « Ça y est le printemps revient. Prends soin de toi ma chérie. Ton calvaire va prendre fin. Comme toi, j'ai toujours été sensible à la lumière. Jadis, je sortais dès les premiers rayons pour prendre des bains de soleil. La luminothérapie a fait de grands progrès, mais les humains ne sont pas faits pour rester enfermés, pas étonnant que tu déprimes. »

Sandrine sent encore la présence de Nanny tout près d'elle. Ses pas la conduisent dans le long couloir qui sert de rue principale. Sa marche est rythmée par le sifflement des bouches d'aération qui délivrent l'air artificiel à intervalles réguliers depuis la centrale de production jusque dans les modules d'habitations. Ce souffle évoquait à Nanny le vent, la mer, l'autoroute.

Nanny a été une actrice dans sa jeunesse, avant que tout s'effondre, le cinéma



comme le reste. De ce monde d'avant restent seulement des fantômes. Sandrine aime voir et revoir les films tournés en extérieur dans lesquels Nanny a joué. Le printemps y est représenté comme une vraie fête, à laquelle chacun prend part, enfants, femmes, hommes, tous se parent de leurs plus beaux atours, et se rencontrent dans des parcs parfumés, ou se promènent en barque. Les familles qui partagent un pique-nique sous les cerisiers en fleurs ou les couples qui dansent dans une guinguette au bord l'eau ont l'air tellement heureux. Ces images l'habitent alors qu'elle atteint la lourde porte derrière laquelle se trouve le monde extérieur.

La porte est couverte d'avertissements que Sandrine ignore. Sandrine se souvient de l'inscription au dos de l'étiquette de sa robe et la tape sur le clavier poussiéreux. Elle entend le mouvement d'un mécanisme, mais la porte refuse

de bouger. Sandrine mobilise toutes ses forces contre la porte, qui résiste. Sandrine insiste. Finalement, la porte s'ouvre.

Le soleil ébloui Sandrine. Elle aperçoit des ombres, rouges et mouvantes sur ses paupières, qui la ravissent. Elle se sent connectée avec sa Nanny, sur les traces de ses expériences de jeunesse. Elle rouvre les yeux. Les couleurs sont magnifiques. Elle boit le spectacle qui s'offre à elle. Elle aperçoit un arbre, une plante, un papillon.

Elle oublie tout. L'air tiède caresse sa peau, une légère brise agite ses cheveux et sa robe. Le soleil la réchauffe. Elle se sent tellement légère, elle a l'impression de ne faire qu'un avec son vêtement, presque comme si elle était nue. Une pensée la saisit puis s'envole : cette robe est une robe d'extérieur, elle a été conçue pour ça. Pour la première fois Sandrine réalise à quel point il



est bon de vivre. Oui rester enfermé entre quatre murs, c'est renoncer à l'existence.

Elle aperçoit la corolle rouge vif d'une fleur ouverte entre deux rochers, et une émotion indicible l'étreint. La couleur est incroyablement intense. Un peu plus loin un plan d'eau d'un bleu métallique miroite, Sandrine y distingue les nuances de l'arc en ciel. Un bleu irisé, tellement surréel. Elle n'en a jamais vu même dans les illustrations de ses livres. Les pierres au bord de l'eau sont bleues elles aussi. Des vapeurs montent du lac. Sandrine a la tête qui tourne comme grisée par cet air pur dont elle a été si longtemps privée, même à travers son masque. C'est cela que devaient éprouver les amoureux printaniers du temps de sa grand-mère, se dit-elle. Elle entend le chant d'un oiseau, un véritable oiseau. Le chant se mue en un cri strident. Elle scrute l'environnement à l'affût du mouve-

ment d'un animal quelconque. Il est là sur le rocher au-dessus d'elle. Elle le voit. Ses plumes, son bec. D'un noir profond qui tire sur le bleu. Il est plus gros qu'elle n'aurait pensé. L'oiseau prend son envol. Je ne savais pas que le noir pouvait briller, se dit-elle. Alors c'est vrai, ça valait la peine d'endurer toutes ses souffrances, cet interminable enfermement.

Au loin un gros mammifère passe au petit trot, il s'arrête un instant pour se tourner vers elle. Il a détecté sa présence. On dirait un loup, mais Sandrine est surprise par l'appendice qui prolonge son poitrail, il s'agit d'une espèce qui ne ressemble pas aux photos qu'elle a vu dans le vieux livre de sciences naturelles de sa classe. Que de découvertes et de plaisir, ses sens ne cessent de l'alerter. Elle remercie Nanny en son for intérieur, qui lui a donné la force d'attendre et aussi celle de sortir. C'était la bonne décision. Je passerai le reste de ma vie à l'air



libre lui promet-elle. Jamais je ne remettrai les pieds dans ce bunker stérilisé, avec son système d'air artificiel, ses fenêtres aveugles, et ses protocoles anti-contagion qui régissent les relations humaines.

Galvanisée, elle arrache le masque réglementaire qui lui recouvre le visage et prend une grande inspiration. Des odeurs de terre, de fleurs, de soufre et de chaleur la submergent. Des souvenirs de bien-être affluent. C'est déroutant, elle acquiert la certitude d'être enfin complète, et dans le même temps elle a le sentiment de redevenir un tout petit bébé. Simultanément elle se sent vivre le présent et revivre un lointain passé. En transe, elle a la vision d'un jeune homme qui s'approche d'elle, il est venu pour l'inviter à danser ou à faire une promenade en barque. Il sent bon. Elle lui sourit. Le soleil éclaire le jeune homme, le rend encore plus beau que dans les films. Un seul dé-

tail la gêne, elle voudrait voir ses lèvres cachées par le masque. Elle s'apprête à lui dire de respirer l'air pur, il enlèvera son masque, et elle sent bien qu'elle ne résistera pas à l'envie irrésistible de l'embrasser, qu'elle sent monter en elle.

Au lieu de cela, elle tombe et sa vue se brouille, le jeune homme n'est plus là. Elle se dit qu'elle doit rentrer au bunker mais elle n'en a plus la force. C'est trop tard, ses poumons sont intoxiqués, son cerveau et tous ses organes manquent d'oxygène.

À l'ombre du rocher, le loup au poitrail difforme digère son repas, la gueule entrouverte, la tête posée entre les pattes. Il interrompt sa respiration sifflante pour se lécher les babines. Elles sont ornées de tâches rouges. La même couleur rouge sang qui imbibe les lambeaux de la robe sur laquelle le loup est couché. Cette robe en organdi, jadis blanche et parsemée de fleurs roses et



jaunes, était le dernier souvenir de Nanny ; ce sang est tout ce qui reste de Sandrine. Seize ans. Seize années passées sous terre, et deux minutes à l'air libre.

Un lambeau d'organdi volette au gré du vent. Il vient se déposer comme une fleur rouge devant l'entrée du bunker. La porte blindée est restée ouverte. Sans bruit, l'air extérieur depuis de longues minutes déjà, s'infiltré dans le couloir et se mélange à l'atmosphère artificielle.

Le vent soulève à nouveau le lambeau d'organdi et l'introduit à l'intérieur du bunker. Un enfant curieux sort de son module d'habitation, suivi par sa petite sœur d'à peine deux ans. Les deux enfants jouent dans les méandres du couloir souterrain. Ils aperçoivent le lambeau d'organdi. D'autres enfants se joignent à eux. Le lambeau les guide vers la sortie. Surpris, ils sont éblouis par la lumière du jour au bout du tunnel.



Herbes folles de printemps

par Jean-François



moins, cela plaît à un certain public. En complétant cette activité d'écrivain par quelques animations d'ateliers d'écriture,

Je suis un écrivain sans succès notoire.

Je bénéficie cependant de tirages réguliers ; mon éditeur est satisfait. J'écris des romans d'amour historiques et régionaux. Je sillonne la France, me pose ici ou là et je pars à la recherche de la marquise ou de la duchesse du cru, du héros napoléonien, de l'inventeur ou du médecin non nobélisé mais bénéficiant d'une notoriété locale. Je lui tricote alors quelque intrigue amoureuse avec contrariétés, espoirs, rivalité et heureux dénouement. Cela plaît. Du

des classes culturelles et des résidences d'artiste financées par des bourses pour le développement culturel rural, je parviens à vivre de ma plume selon la formule consacrée.

Nous sommes quelques auteurs à profiter de cette niche. On se croise parfois dans des salons du livre, on ne parle jamais de nos productions actuelles mais nous évoquons avec fierté le roman, le vrai, celui que nous projetons d'écrire, ce roman qui révélera enfin tout notre talent d'écrivain. On se berce d'illusions, on



boit un dernier verre et on se dit « à la prochaine ».

Lorsque j'ai perdu mon épouse... C'est la formule que j'utilise et qui permet de clore toute conversation sur le sujet avec mon interlocuteur potentiel. En fait, je ne l'ai pas perdue, simplement, je ne l'ai pas retrouvée, je ne l'ai pas retrouvée en rentrant à la maison après une semaine de résidence littéraire dans le Perche. La maison était vide, elle était même vidée. Il ne restait qu'un matelas, une chaise, une table et sur la table un petit papier avec écrit dessus : « Je te quitte ». Mon épouse a toujours eu l'esprit de synthèse.

Lorsque j'ai perdu mon épouse donc, j'ai décidé de m'octroyer une pause, un break.

En fait, le bref aperçu de l'échec de ma vie conjugale me faisait également prendre conscience de la vacuité de ma production littéraire, si l'on pouvait appeler ainsi les douze titres

historico-amoureux que j'avais commis.

Je voulais enfin écrire. Écrire vraiment. Prendre le temps nécessaire pour cela. Vivre le renouveau de l'artiste que je sentais profondément en moi. La saison s'y prêtait, nous étions en avril. Le printemps m'ouvrait les bras même si la formule ne voulait strictement rien dire. Avril, avenir, me voici !

Thomas, un ami imprimeur m'avait offert de me prêter sa maison de vacances dans le golfe du Morbihan en échange de menus travaux d'entretien. Il me confia les clefs et la liste des tâches. J'estimais la durée nécessaire à cette liste à environ 3 ans de chantier. Je pris les clefs, le remerciai, j'avais la maison pour deux mois.

Cette maison de vacances était idéalement située, pas trop éloignée ni du bourg ni des plages, sans voisinage proche, au bord d'une petite route peu circulante. Tout le charme d'une maison de vacances... d'été.



Parce qu'en avril dans le Morbihan, elle en avait l'humidité, l'isolement funèbre, le chauffage défaillant et le WIFI aléatoire. J'avais amené mon ordinateur, des cahiers brochés, des stylos-feutres bille fine, encre noire, quelques livres et une bouteille d'Armagnac. Mes premiers achats locaux furent un pull de laine et un petit radiateur électrique. Le premier soir, je me suis couché à 22 h et je me suis endormi aussitôt.

Les ciels gris matinaux sont magnifiques ici. Café chaud, pain et beurre salé. Petit déjeuner plein de promesses. Une douche à température variable et imprévisible avec pression oscillant entre le multijet et le goutte-à-goutte. Item désormais numéro 1 sur ma liste de travaux : réparer le chauffe-eau.

Installation au bureau devant la fenêtre du salon, donnant sur le jardin et la petite route devant la maison. Ma première matinée consacrée à l'écriture.

J'ai commencé à dessiner mes personnages, construit la trame à grands traits, lancé quelques pistes, j'ai allumé mon ordinateur pour faire des recherches sur google earth et je l'ai vue passer.

Devant la fenêtre, sur la route étroite qui longeait le muret du jardin, cette route qui venait d'on ne sait où pour aller jusqu'au village, elle passa bien droite sur son vélo, un vélo sans assistance électrique, un vélo de femme si l'on peut dire encore ainsi, un vélo comme dans mon enfance. Elle passait bien droite, habillée d'un ciré rouge et d'une robe à fleurs. Elle serrait le bas de sa robe sur ses cuisses pour qu'elle ne s'envolât point. Elle passa ainsi, toute droite. L'instant fut furtif, la tache rouge filante. Je n'y prêtais pas plus attention sur le moment pourtant dans la matinée, chaque fois que je relevais le regard de mon cahier pour regarder par la fenêtre, je pensais à cette vi-



sion matinale d'une jeune femme à vélo, en ciré rouge.

Je passais la journée à écrire. Le midi, j'avais mangé juste un morceau de fromage, un fruit puis je m'étais replongé dans le travail. Dans l'après-midi, je m'étais permis une sortie dans le jardin pour faire l'état des lieux. Thomas m'avait offert quelques pistes de divertissements jardiniers comme arracher une glycine trop entreprenante, tondre ou plutôt débroussailler ce qu'il appelait une pelouse, remettre d'assise quelques dalles de la terrasse et repeindre un banc métallique à la blancheur oubliée. L'ampleur de la tâche me découragea et je rentrais m'asseoir de nouveau à mon bureau pour écrire. Le début de soirée fut consacré à la préparation méticuleuse d'une bonne soupe par ajout d'eau bouillante à une poudre lyophilisée qui se vantait d'avoir le goût tomate, accompagnée d'une tranche de pain avec

beurre salé. Je passais la fin de soirée à la relecture de mes écrits de la journée, un verre d'Armagnac à la main.

Le lendemain matin, de nouveau assis à mon bureau, je revis le ciré rouge passer à vélo. Toujours bien droit. Le surlendemain également.

Je me surpris le quatrième jour à me retrouver de bonne heure dans le jardin, sous le futile prétexte de dégager quelques bouquets d'orties quand apparut la cycliste en ciré rouge. Elle arrivait du bout de la route, pédalait d'un rythme régulier et tenait d'une main sa robe serrée sur ses cuisses. Je restais bien droit lorsqu'elle s'approcha de la petite grille du jardin. En passant, elle m'adressa un sourire. J'émis un « bonjour » et ne sus pas si elle l'avait entendu. Elle fila vers le village. Je finis de ramasser les orties, me piquai abondamment et maudissais la nature et les herbes urti-



cantes. Je rentrais me mettre au travail.

Le matin suivant, bien entendu, j'étais dans le jardin. Les herbes folles n'avaient qu'à bien se tenir. La jeune femme arriva sur son vélo. Je levais la main pour la saluer d'un signe amical mais elle passa sans détourner le regard, sans un sourire, elle fila droit. Je restais la main en l'air et l'air idiot. Ce jour-là, je ne parvins pas à écrire.

J'alternais les jours suivants les travaux d'écriture et les travaux de rénovation de la maison. Je fis quelques promenades sur les chemins côtiers, vers les plages sud. Mais ce qui était immuable, c'était mes rendez-vous matinaux avec la cycliste au ciré rouge. Je l'attendais dans le jardin, elle arrivait du bout du chemin, sa robe à fleurs serrée sur ses cuisses. Je ne savais jamais comment la rencontre allait se passer. Un jour, elle me souriait, un jour, elle me faisait un grand signe de la main, une autre fois, elle passait au

droit sans un regard, parfois même, elle détournait ostensiblement la tête. Un matin, je crus qu'elle allait s'arrêter pour me parler. Je vis distinctement sa main serrer le frein, le vélo ralentir, sa légère hésitation dans le rythme de son allure puis finalement un coup de pédale plus appuyé et la voilà repartie.

Durant toute cette période, j'écrivais peu mais mon écriture, comment dire, se densifiait. J'avais le sentiment d'aborder quelque chose de nouveau, de plus intérieur. Paradoxalement le printemps peut-être, m'amenait à de la légèreté, une fantaisie qui ne m'était pas familière. Ce n'était pas le bonheur mais un début de satisfaction.

Ce matin-là, j'avais mis mes bottes, j'avais déjà commencé à m'attaquer à la glycine. Elle arriva du bout du chemin comme chaque jour, mais à la hauteur de la grille du jardin, un animal, un chat ou une belette ou je ne sais quoi avait filé dans ses roues et



l'avait déséquilibrée. Je la vis vaciller puis chuter sur les gravillons. Je me suis précipité pour la relever. Déjà, elle était debout, relevait son vélo et allait repartir lorsqu'elle vit la plaie ouverte à son genou. Elle hésita.

Il faudrait nettoyer et désinfecter. J'avais dit cela avec mon plus grand aplomb de secouriste diplômé du temps de mes années scout. Elle me regarda, fit un signe de la tête que je décidais d'interpréter comme un assentiment.

- Je vais aller chercher de quoi vous soigner cela. Je mettais mon costume mental d'infirmier, j'allais dans la salle de bain récupérer une petite trousse de secours que j'avais amenée au cas où, tel un navigateur solitaire qui sait ne pouvoir compter que sur lui-même en cas de blessure ou d'avarie. La femme au ciré rouge s'était assise sur le banc métallique à la blancheur passée. Elle tenait sa robe au-dessus du genou

pour ne pas la salir du sang qui coulait de la plaie.

- Vous avez mal ?

- Non.

C'était la première fois que j'entendais sa voix. Une voix qui n'avait rien de particulier. Je m'en fis la remarque sans savoir pourquoi.

- Vous seriez mieux à l'intérieur.

- Non, dit-elle simplement, sans que cela dénote une quelconque intention.

J'ai pris un peu de gaze que j'ai imbibée de désinfectant et j'ai nettoyé la plaie. Je pensais qu'elle allait le faire elle-même mais elle me laissa opérer. Nous ne parlions pas. Je finissais par un pansement aéré et cicatrisant.

- Merci. Elle reprit son vélo, vérifia l'axe du guidon, me fit un signe de la main. Un coup de pédale, elle était repartie.

Le reste de la journée, je suis allé marcher sur les chemins côtiers vers les plages nord. J'ai marché vite, au bord de l'essoufflement. Je ne pouvais absolu-



ment pas définir la nature de ce que je ressentais.

Stupéfait. Je restais stupéfait. Le lendemain de l'accident, tandis que j'étais accoudé au portique du jardin, simulant une opération de revissage de charnière, elle passa sans un regard, pas un sourire, pas un geste, toute droite sur son vélo, yeux fixés vers l'horizon. Je m'attendais si ce n'est à des remerciements (quoique), du moins j'espérais un geste amical. Rien. Nada. Elle fila. Comme ça. Cela me mit dans une colère bretonne, j'ai écrit avec fureur sans m'arrêter jusqu'au repas du soir. Je me suis préparé une plâtrée de pâtes et j'ai gueulé « Merde au régime ». J'ai bu trois verres d'Armagnac et j'ai mal dormi.

Stupéfait. Je restais stupéfait.

Cette fois, je travaillais à remettre les dalles de la terrasse. Je l'entendis arriver de loin. Je m'étais promis de ne pas la regarder mais cela fut plus fort que moi. Je levais la tête à son pas-

sage. Elle ne me regardait toujours pas. Mais surtout, je vis que son genou était parfaitement lisse. Je n'avais pas fait attention la veille si elle avait gardé le pansement mais ce matin, c'était une évidence. Ni pansement ni plaie. Rien. Comme si rien ne s'était passé. Pas de chute. Une illusion. Je rentrais dans la maison et m'asseyais au bureau. Je relisais mes écrits de la veille. C'était tonitruant mais en même temps, comment dire, c'était sans force, insignifiant. Des mots. Une simple succession de mots. Un rayon de soleil vint soudain frapper la page de mon cahier, l'éblouissement m'empêcha de continuer la lecture. Un coup du printemps.

Je décidais d'aller au bourg. - Une fille à vélo avec un ciré rouge ? Non, je ne vois pas. La fille de la supérette a l'air désabusé de ceux qui se demandent si la vie vaut la peine d'être vécue derrière une caisse enregistreuse. Bip. Bip. Les code-



barres défilent. Je n'eus pas d'autre réponse.

- Personne ici ne porte de ciré rouge et encore moins de jaune. C'est pour les touristes. Le patron du bar avait rigolé bien fort, il avait pris les clients à témoin. Ils avaient rigolé aussi. J'étais venu deux trois fois dans ce café pour m'imprégner de la couleur locale, comme je le faisais habituellement.

Les conversations avaient été rituelles, foot, politique, météo. Le tiercé gagnant dans l'ordre ou désordre de tous les cafés de France.

- Non aucune jeune femme à vélo et ciré rouge dans les parages. La même réponse à la boulangerie, chez le marchand de journaux. On excusa mes questions incongrues car j'avais indiqué au début de mon séjour que j'étais écrivain, ce qui permettait d'expliquer mes comportements supposés excentriques aux yeux des habitants d'ici.

Je rentrais à la maison sans réponse et sans le pain que j'avais oublié à la boulange-

rie. L'après-midi, mon écriture fut sibylline, j'oubliais de manger. Je me suis endormi dans le fauteuil du salon.

La jeune femme avait posé le vélo contre le mur de la maison, elle avait sorti la clef de sa poche, avait ouvert la porte et accroché son ciré rouge au portemanteau en bois flotté. Elle s'était fait un thé. Elle était maintenant assise à son bureau, devant son ordinateur allumé. Elle serrait la tasse de thé brûlant entre ses mains serrées. Elle relisait son texte. Non, décidément, ça ne fonctionnait pas. C'était en passant sur la petite route devant la maison de pierres bleues aux volets toujours fermés et aux jardins délaissés et empli d'herbes folles, qu'elle avait imaginé le personnage d'un auteur venu là pour écrire son roman. Mais non, ça ne collait pas. Elle n'arrivait pas à développer une histoire avec cet écrivain cinquantenaire bedonnant. Elle dé-



cida de l'abandonner et le
ratura d'un trait net.

J'étais un écrivain sans suc-
cès notoire. Disparu un
jour de printemps parmi
les herbes folles et les or-
ties, dans le Morbihan.



Dernier printemps par Marie-France



Edward et Brigitte avancent à petits pas sur la plage. Ils sont vieux, très vieux, trop vieux. La marche sur le sable mou est difficile. Ils se soutiennent mutuellement lorsque leurs pas s'enfoncent un peu trop. Derrière eux une longue trace en zigzag s'efface progressivement, les vagues font leur travail et peu à peu leur passage sur la grève disparaît. Autour d'eux, Bambou batifole. Il aime les longues promenades avec son maître. Bien sûr, Edward marche moins vite et moins loin qu'il y a dix ans, mais le chien lui aussi a vieilli. Cela ne l'empêche

pas de jouer. Il court après les mouettes qui s'envolent en criant à son approche et se reposent

à peine quelques mètres plus loin en riant. Il essaye d'attraper l'écume des vagues emportée par le vent. Aujourd'hui, il fait beau. Il sait que la promenade sera longue, alors Bambou est heureux et ne voit pas que pour Edward et Brigitte, elle a une saveur inhabituelle.

Oui, aujourd'hui, la promenade sera longue. Pas seulement parce que le temps printanier apporte son soleil et sa douceur. Cette balade sur la plage a un sens particulier pour Edward et Brigitte car ils savent. Ils savent que c'est la dernière fois qu'ils



foulent ensemble ce sable qu'ils aiment tant. Ils n'ont pas besoin de parler longuement et pourtant ils auraient envie de partager encore un peu, de raconter leur histoire.

Je vous en livre quelques bribes à vous lecteurs, qui les découvrez à l'aube de leur dernier jour.

Ils se connaissent depuis fort, fort longtemps, puisqu'ils se sont rencontrés dans la cour de l'école maternelle de leur village. Ils ont ensuite passé presque dix ans, jusqu'à leur adolescence, avec l'intime conviction qu'ils se mariaient ensemble, un jour, quand ils seraient grands. Ils sont devenus grands et se sont mariés, mais pas ensemble. C'est finalement assez banal. Ils ont fait leur vie comme on dit. Chacun de son côté. Bien plus tard, le hasard les a rendus veuve et veuf le même jour. Ils se sont croisés au funérarium, les yeux emplis des larmes du chagrin de leur conjoint disparu. C'était il y a cinq ans. Depuis ils se

sont revus, sont devenus (redevenus) amis. Certains pensent qu'ils sont amants, ils ne démentent pas. Cela les amuse.

Ils aiment se retrouver, être ensemble, parler de leurs vies, de leurs familles. Ils marchent souvent sur la plage, dans la forêt, se racontent les livres qu'ils ont lus, les films qu'ils ont vus. Rien que de très banal encore. Cette vie séparée - partagée leur convient bien. Ils associent leurs solitudes et c'est tout.

Bambou vient quémander une caresse d'Edward. Il ne s'approche pas trop de Brigitte, il sait qu'elle n'aime pas les chiens. Contrairement à ce que pense Edward. Mais les chiens sentent ces choses-là. Alors il se tient à distance raisonnable de la vieille dame, même s'il sait qu'elle ne serait ni assez agile ni assez rapide, pour lui décocher un coup de pied s'il s'approchait trop d'elle. Il ne veut pas faire de peine à Edward, il n'y a



que lui qui compte pour Bambou.

Les deux petits vieux s'éloignent progressivement de la mer et prennent toujours à petits pas, le chemin du retour à travers la forêt de pins qui longe la plage. Ils connaissent le chemin par cœur. Dans une heure, ils auront rejoint le parking. Chacun partira vers sa maison au volant de sa voiture, après s'être embrassés sur la joue. Ils passeront seuls cette dernière soirée. Car demain, Brigitte et Edward ne seront plus. Demain sera leur dernier jour, ils en ont décidé ainsi, ensemble.

La vie ne les amuse plus. Ils ne supportent plus les vicissitudes de leur âge. Ils n'ont pas non plus, envie de finir au fin fond d'une maison de retraite, d'être appelés papi ou mamie par des inconnus. Ils ont profité de ces premiers jours de leur dernier printemps pour mettre leurs affaires en ordre, pas question de mettre leurs enfants dans

l'embarras. Tout est prêt. Finalement, ces derniers seront sans doute soulagés de ne pas les voir vieillir encore, de ne pas avoir à les accompagner dans une fin de vie sans fin, ou l'annonce du décès est vécue comme un soulagement par les proches. Et puis, ils ont toujours décidé seuls de ce qu'ils feraient de leur vie. Leurs compagnons respectifs les ont suivis dans leurs choix. Ils ne leurs ont d'ailleurs pas laissé d'autre choix. Alors, décider de leur dernier jour est apparu comme une évidence.

C'est Edward qui en a parlé le premier et c'est Brigitte qui a déterminé la date.

Ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre ces deux-là. Pourquoi donc n'ont-ils pas fait leur vie ensemble alors, me direz-vous ? Vous ne savez pas ? Allez, cherchez un peu, je vous ai mis sur la voie pourtant. Vraiment pas ? Ha si, je vois que vous avez compris. C'est évident n'est-ce pas ? Ils ont su à l'adolescence que c'était la



seule issue. C'est pour cela qu'ils ont choisi ensemble qui serait le compagnon, la compagne de l'autre. Puis ils se sont éloignés l'un de l'autre pour vivre. Seule option pour rester maîtres de leurs choix. Ils ne l'ont jamais regrettée.

Dimanche matin, six heures. C'est l'heure de leur dernier rendez-vous. Au petit matin, peu de risque que des joggeurs croisent leur chemin et tentent d'interrompre leur geste, ou de les sauver.

Edward arrive un peu avant l'heure. Il veut profiter de ces dernières minutes avant l'arrivée de Brigitte pour promener Bambou. Il joue un long moment avec lui, lance un bout de bois flotté que le chien suit des yeux avant de courir pour l'attraper au vol. Il est surpris, Bambou, de cette promenade matinale, mais il profite de l'instant et de ce tête-à-tête imprévu avec son maître.

Puis, doucement, quelques minutes avant six heures, Edward attache le chien à

un arbre au bord de la forêt, bien visible pour les promeneurs, qui viendront en famille ce dimanche profiter de la plage et se laisseront sans aucun doute attendrir par ce chien abandonné. Il dépose à côté de lui, un sac contenant le carnet de santé du chien et quelques informations sur ce qu'il aime. Sa marque de croquette préférée, ses habitudes. Enfin, Edward s'éloigne, à petits pas, comme à regrets, et s'approche du lieu de rendez-vous. Bambou est habitué à rester attaché devant les magasins pendant que son maître fait les courses. Il le regarde partir sans dire un mot et se couche en attendant son retour. Confiant. Inconscient de ce qui se trame.

Edward s'assied sur la plage pour attendre Brigitte. Il se demande comment il va faire pour se relever quand elle arrivera. Il aura sans doute besoin de se mettre à quatre pattes avant de revenir sur ses deux jambes. Ridicule,



mais tant pis, cela ne tue pas. Sur sa montre à gousset, les minutes s'égrènent. 6h15. Il hésite. Peut-être pourrait-il aller chercher Bambou en attendant et passer encore un moment avant lui ? Pas envie ni la force de se remettre debout. Il renonce.

Il regarde au large, un bateau de plaisance quitter le port. Ils sont bien matinaux ces touristes. Il imagine l'homme qui a réveillé ses enfants pour ne pas rater la marée, les enfants encore endormis qui montent à bord, la femme qui est restée bien au chaud dans son lit, elle viendra un autre jour.

6h30. Il commence à s'énerver contre Brigitte. Elle n'aurait quand même pas changé d'avis si près du but. Non, pas elle. Lui peut-être aurait pu, mais pas elle.

Finalement, il décide de retourner voir Bambou.

Il jette un œil sur l'océan avant de se lever avec difficulté.

Plus loin, au bord de l'eau, il aperçoit une forme rouge qui bouge au gré des vagues. Un jogger matinal l'a vu lui aussi et s'approche. Le jeune sportif entre dans l'eau et tire l'étrange épave rouge sur le sable, avant de sortir son téléphone, de passer un appel puis de partir en courant vers le parking le plus proche.

Au loin, la cloche de l'église sonne les heures. Dong, dong, dong, dong, dong, dong, dong, dong.

Huit coups. Edward surpris regarde sa montre qui indique sept heures. Étonné, il attend le rappel du carillon, quelques minutes plus tard pour être sûr. Il compte encore et ce sont bien huit coups, il n'y a aucun doute.

Soudain, il se souvient qu'il n'a pas avancé sa montre d'une heure hier soir, comme il aurait dû le faire, puisqu'aujourd'hui, dernier week-end de mars, le monde (ou au moins l'Europe) change d'heure. De ses doigts engourdis, il fait



tourner la petite molette pour mettre sa montre à l'heure. Geste dérisoire pour celui qui s'apprête à mourir. En voyant l'aiguille parcourir rapidement le cadran, il comprend le retard de Brigitte. Ou plutôt le sien. Brigitte était sans doute à l'heure, elle. Il imagine qu'elle a dû l'attendre un peu, sans doute. Peut-être a-t-elle été déçue de ne pas le voir arriver. Elle avait alors trois possibilités. Attendre Edward, renoncer et rentrer chez elle, ou finir sa vie sans lui. Edward sait que les deux premières solutions n'étaient pas des options possibles pour Brigitte. Il regarde la forme rouge que les vagues viennent lécher. Au loin, il aperçoit le jogger revenir, accompagné de deux hommes en uniforme. Edward se détourne et prend la direction de la forêt où il rejoint son chien qui l'accueille en remuant la queue et en trépignant d'impatience. Edward est soulagé. Il n'avait pas vraiment envie d'abandonner

Bambou aujourd'hui, ni un autre jour.

En progressant tranquillement au milieu des pins, il pense qu'il a peut-être oublié volontairement mais de manière inconsciente, cette histoire de changement d'heure. Un peu comme un geste manqué. Ou plutôt un non geste manqué. Il n'a pas de regret. C'est la vie.

Devant chez Edward, dans sa boîte aux lettres, une lettre l'attend.

Un courrier déposé la veille au soir, qu'il trouvera à son retour.

« Mon cher Edward,
Ne crois pas avoir gagné.
Souviens-toi, c'est moi qui ai choisi cette date. Volontairement.

Je savais qu'elle te permettrait d'arriver avec une heure de retard à notre rendez-vous.

C'est toujours moi qui ai pris les décisions.

Depuis toujours.

Brigitte. »



Paradis

par Thomas



Il était une fois, il y a fort longtemps, sur une planète fort éloignée de la Terre, un village baptisé Paradis. C'était le plus parfait des villages, avec ses sublimes et parfaites constructions en pierre bleue, ses luxuriants et parfaits jardins, sa parfaite chapelle. Au centre du bourg, sur la vaste esplanade entourée par de splendides fontaines, trônait la perfection même de l'univers : l'Arbre. Magnifique et gigantesque, il donnait, à chaque début de printemps, les plus parfaits des fruits : de merveilleuses poires qui re-

poussaient, le temps d'une année, la faim et la vieillesse. Les hommes et les femmes de Paradis, parfaits habitants de ce parfait village

sur cette parfaite planète, vivaient bienheureux depuis des siècles ; et en ce premier jour d'un énième printemps, ils n'avaient parfaitement aucune idée du sort qui leur était réservé.

La chapelle était remplie de rires et de visages réjouis. Dès que la lourde porte de la sacristie traîna bruyamment sur le sol, les villageois déclamèrent d'une seule voix la prière de la Distribution.

« Poire en chaque début de printemps avalée, et ta mort tu éloigneras à tout jamais. »



Anna apparut. La jeune femme triséculaire tira un très lourd sac en lianes mauves qu'elle déposa sur l'autel, rempli de cierges et de calices ornés. En tant que prêtresse de la Distribution, elle entonna la litanie de ce rituel plusieurs fois millénaire. Une guitare démarra de doux arpèges; la centaine de gorges déployées qui se tenait debout dans la chapelle chanta le divin mantra à l'unisson.

Anna s'arrêta, inspira profondément, puis saisit la cordelette dorée; tous les yeux fixèrent le nœud que les fins doigts de la maîtresse de cérémonie défaisaient avec maints soins.

Le sac s'ouvrit. Son contenu s'éparpilla sur l'autel. La musique se stoppa. Les lèvres s'immobilisèrent.

Un lourd silence rugit.

« Pourquoi les poires sont jaunes cette année ? demanda-t-on.

— Ce n'est pas le plus gros problème, répondit Anna — elle marqua un temps de pause —, j'ai compté les

fruits, trois fois. Il n'y en a pas assez pour tout le monde... »

Nouvelle accalmie, suivi d'un léger brouhaha; quelques cris de mécontentement montèrent, des pleurs et des disputes éclatèrent; certains évacuèrent leur colère en préférant d'antiques insultes; un jeune homme, connu pour son légendaire stoïcisme, frappa si fort contre un mur qu'il se brisa plusieurs phalanges; une dame, du haut de ses mille deux cent quatre-vingt-douze printemps, tomba en syncope: plus de dix minutes furent nécessaires pour qu'elle retrouve ses esprits.

« Pour l'amour de l'Arbre, hurla Anna, calmez-vous ! J'ai une solution. »

Tous les regards se tournèrent vers la prêtresse. Elle se racla la gorge et poursuivit.

« Nous possédons quatre-vingt-huit poires, il en manque donc vingt pour tous nous nourrir; divisons-les équitablement. De



cette façon, tout le monde jouira d'une part.

— Et personne n'en aura d'entière ! rétorqua une femme au visage blême et aux yeux rougis. Si on doit en manger au moins une pour que ça marche, nous serons tous crevés avant la prochaine récolte ! C'est totalement bête... et irresponsable ! Imagine que les autres colonies aient échoué, que nous soyons les derniers humains de l'univers : faut survivre à tout prix ! »

« J'veux pas mourir ! » cria un garçon aux larges épaules et aux traits anguleux.

« Moi non plus : je n'ai que cent-vingt-six ans ! »

« Vous nous devez une poire ! On a toujours fait ainsi ! »

Le tumulte assiégea de nouveau la chapelle.

« S'il vous plaît, gardez la tête froide ! »

Mais personne n'écoutait Anna.

« Si vous ne vous calmez pas tout de suite je range

les fruits et balance le sac dans la rivière ! »

On se tut.

« Vous ne voulez pas partager les poires ? Très bien. Nous devons donc désigner ceux qui n'en mangeront pas aujourd'hui. Pour l'égalité des chances, tirons au sort. »

Indignation, charivari explosif. Anna extrait de la cacophonie quelques bribes de phrases : « n'importe quoi ! », « c'est complètement injuste ! », « folingue ! », « meurtrière ! ». Elle apaisa de nouveau les esprits en réitérant sa menace.

« Alors, il ne nous reste que le volontariat. Qui souhaite donner sa ration annuelle ? Nous avons besoin de vingt personnes. Bien entendu, ces héros ne seront pas condamnés à mort : nous allons chercher des poires. Nous n'avons pas exploré cette planète depuis des siècles, depuis la découverte de l'Arbre : d'autres Arbres existent certainement et attendent d'être trouvés. Que ceux qui



veulent partir à l'aventure lèvent la main. »

Anna s'exécuta. Les villageois demeurèrent inertes, le regard tourné vers le sol ou le plafond ; seul un léger vent qui caressait les buissons à l'extérieur osa déranger le religieux silence de la chapelle.

« Je dois vous parler. »

La foule se scinda. Un homme aux longs cheveux blancs et à la barbe hirsute s'avança, le visage griffé de rides, les yeux bleus et vitreux, comme remplis de vase ; il marchait d'un pas lent et irrégulier, traînant avec lui une éternité d'existence et de rhumatismes. Doyen de Paradis, seul représentant encore en vie des colons, ultime survivant de l'expédition ayant découvert l'Arbre, le vieillard était considéré comme une indétrônable source de sagesse à laquelle toute la paroisse s'abreuvait ; dès qu'il entrouvrait ses lèvres, les autres fermaient leur bouche.

Le dernier des terriens se plaça à côté d'Anna et écarta les bras.

« Mes chers amis, l'heure est grave. Notre paisible ville fait face à la plus grande épreuve qu'il n'ait jamais connue. Je vais vous le dire avec beaucoup de lucidité, d'honnêteté : la récolte catastrophique de cette année engage notre avenir ; tout d'abord en tant qu'individus, mais aussi en tant qu'espèce sur ce lointain et hostile astre. Si nous restons les bras croisés, si nous nous querelons sur la répartition des ressources, nous courrons à notre perte. Nous devons donc agir. Agir vite. Agir bien ; mais agir ensemble. Un principe nous guide depuis toujours, depuis que notre civilisation essaime l'espace intersidéral à la recherche de son nouveau foyer : la confiance. C'est la confiance en nos ingénieurs terriens qui nous a envoyés ici, à plus de quatre années-lumière du système solaire ; c'est la confiance en nos propres



capacités qui nous a donné le courage de sortir de notre capsule spatiale et de poser, pour la première fois, nos bottes usées par des siècles de cryogénéisation sur le sol ardent de cette planète à trois lunes ; c'est la confiance en cette grande et glorieuse humanité qui nous a permis de découvrir l'Arbre et vaincre les terribles maux de l'existence. Ne baissions pas les bras ! Combattons ensemble ! Je me porte volontaire pour cette expédition qui ne trouvera pas un second Arbre, mais un bosquet, une forêt de leurs semblables qui assurera notre survie pour l'éternité — l'ancien attrapa une poire entre ses mains et la pointa vers l'assemblée —, et en tant que meneur de cette noble quête, je déclare que tous les participants seront dédommagés par une ration méritée de ce fantastique fruit.»

Il le mordit à pleines dents. S'en suivit une violente discordance comme on en obser-

va rarement sur cette planète — qui hébergeait pourtant, dans ses plus profonds abysses, une curieuse espèce de méduse géante exclusivement cannibale. Le premier coup, c'est le doyen qui l'asséna, à une respectable dame qui fonçait sur lui ; elle tomba et fut piétinée par tout le village, trop pressé de récupérer leur ration avant de partir en expédition ; le doyen n'attendit pas longtemps pour rendre à son tour son âme plurimillénaire : pour s'approprier le fruit de l'ancêtre, un parfait habitant de Paradis qui avait saisi un chandelier transperça le dernier des terriens au niveau de la joue ; la langue bien pendue du colon fut sectionnée et du sang, mélangé à une fraîche purée de poires, dégouлина de ses sages lèvres. Les autres morts de cette bataille n'en demeurèrent pas moins dégoûtantes : elles auraient fait passer pour des anges les illustres Grecs et Troyens.



Dans la chapelle silencieuse et aux murs maculés, il ne restait plus qu'une poignée de citoyens de Paradis, des cadavres, et un sac plein de poires. Ces survivants du massacre se partagèrent les fruits : ils purent en manger plusieurs chacun ; les autres — dont Anna —, ceux qui fuirent le village dès le début de la tuerie, errèrent des décennies dans les forêts violettes, cherchant leur subsistance dans cette inconnue et impitoyable nature.

Ils ne vécurent pas spécialement heureux ni malheureux, mais ils eurent beaucoup d'enfants ; des enfants à qui ils chantèrent la plus sage des leçons de vie, héritage de leur long passage à Paradis et de leurs sauvages pérégrinations.

*« Chaque début de printemps, sa longue existence on rallongeait
Puis un jour, ce fut la zizanie.*

*Ne t'aveugle pas, reste impassible devant les fruits à partager,
Et surtout, n'imites en rien les gens de Paradis.
Car si la poire rouge,
Prolonge l'éternité,
Méfie-toi de la poire jaune,
Qui d'un terrible poison va te tuer. ».*



Yann par Philippe



« la pierre bleue », car on y trouve une très ancienne pierre levée, en forme de menhir, mais faite d'une roche bleutée

Mon nom est Yann. Yann Ar Manac'h; en breton, notre nom signifie « le moine », il provient d'un surnom donné aux hommes de la famille car ils sont tous chauves, dotés d'une tonsure comme en ont les reclus des abbayes. Je ne suis pas encore tonsuré comme mon père, je n'ai maintenant que 15 ans environ étant né vers les années 1609 ou 1610 — mon père m'a dit qu'il ne savait pas trop —, dans une petite paroisse au fond du duché de Bretagne que l'on appelle Motreff, au lieu-dit

comme l'ardoise et non en granit. La terre là-bas y est ingrate, en tous cas, elle ne suffisait plus à nourrir notre famille, surtout au printemps, au moment de la « soudure » difficile entre l'épuisement du stock des récoltes passées et l'arrivée des nouvelles, période cruciale des semailles souvent gâchées par des pluies incessantes. Aussi mon père a pris un jour la décision de quitter notre hameau, et de nous déplacer vers l'est afin de trouver une contrée plus accueillante. Nous avons



quitté notre humble chaumière à la Saint Jean, à la fin du bail de la métairie auprès de notre maître Monsieur de Kerdraon, et nous avons marché plusieurs jours en direction du soleil levant, sur près de cinquante lieues.

Voilà plus d'un an déjà que nous avons posé nos maigres bagages dans la petite cité d'Ar Roch' Bernez, non loin de Gwened. Mon père a pu se placer comme valet de ferme et ma mère a trouvé une place de bonne, ce qui nous a permis de nous établir dans une petite mesure, que mon père a rapidement aménagée. Elle nous suffit pour le moment, et l'avenir semble s'éclaircir par rapport aux perspectives que nous avions si nous étions restés à Motreff.

D'autant plus que ma mère, grâce à sa patronne, m'a trouvé une place de manoeuvre chez un maître-charpentier de la ville. Je ne reçois pas encore de gages, juste une portion de

pain et parfois une tranche de lard pour me nourrir, mais au moins j'apprends un métier. Et j'apprends aussi quelques mots de « gallo », la langue locale, car ici on ne parle pas le breton. Je découvre aussi les termes utilisés en charpente, qui sont à la fois en gallo et en français, puisque notre duché de Bretagne est maintenant rattaché au royaume de France, depuis 1532, comme je l'ai appris de mes maîtres. Je ne suis pas encore très conscient du fait que ma vie prend un tournant, et encore très loin de m'imaginer ce que me réserve l'avenir.

Mon maître charpentier me traite bien ; il me dit que j'apprends vite, et que je comprends bien les techniques de construction des charpentes. Nous ne travaillons pas que sur des charpentes de maison, assez simples, mais aussi sur des modèles plus compliqués, comme celle du nouvel hôtel de ville pour laquelle mon maître a été



retenu en raison de son savoir-faire. Je vois dorénavant la possibilité de devenir apprenti, et mon maître me donnera alors de l'argent; cependant, je sais que j'ai peu d'espoir de devenir un jour un compagnon charpentier et de pouvoir ainsi effectuer un « tour du royaume » comme c'est la coutume dans la confrérie des menuisiers-charpentiers, car les places sont rares et réservées aux fils du maître et à leurs amis.

La cité d'Ar Roch' Bernez est située au bord du large fleuve Vilaine, appelé ainsi car ses crues sont impressionnantes et inondent régulièrement toutes les terres des berges, ce qui les rend particulièrement fertiles, à la différence des terres que nous avons quittées. Le bourg est très petit, construit sur un éperon rocheux qui le rend imprenable, et qui a donné son nom à la ville (« La Roche », en français). Au pied de cet énorme rocher, au lieu dit Le Pâtis, un bras mort du

fleuve abrite des petits chantiers navals où sont construites toutes sortes d'embarcations pour naviguer sur la Vilaine, et mon maître y travaille régulièrement, lorsqu'il n'y a pas de chantiers d'habitations en cours. Il me demande souvent de l'accompagner, j'apprends alors de plus en plus de techniques propres aux charpentes de marine et j'en suis fort aise.

Ar Roch' Bernez a une autre particularité que je viens de découvrir : c'est devenu un important centre de la nouvelle religion dite « réformée », dont le culte a été autorisé par un édit royal pris à Nantes, pour mettre fin m'a-t-on dit aux horribles massacres survenus dans le passé entre les catholiques et ceux qu'ils surnommaient les « Huguenots ». Mon maître m'a confié qu'il s'est rallié à cette religion qu'il appelle « luthérienne » et qu'il dit plus moderne; et comme il me fait de plus en plus confiance et me traite



presque comme ses fils, je crois que je vais lui faire le plaisir de me convertir à mon tour, s'il m'invite à le faire...

En cette année de grâce 1625, mon maître m'a appris une grande nouvelle : le petit chantier de la ville a été choisi pour abriter la construction à venir d'un très gros bateau. Le projet est très secret, mais un maître charpentier très reconnu comme mon patron ne pouvait qu'être retenu pour en faire partie, notamment grâce à ses relations au sein de sa communauté religieuse. Il m'a cependant demandé de strictement garder pour moi toutes les informations qu'il me livre, et c'est bien volontiers que je lui ai juré de le faire. Je sais d'ailleurs, depuis que je suis devenu apprenti, que le secret est de mise dans toutes nos corporations de métiers quant aux techniques enseignées, et que trahir son serment peut même être puni... de mort ! J'ai donc appris que

le projet vient de très haut, le baron de Pontchâteau et de Ar Roc' Bernez Armand du Cambout en étant l'instigateur, sur ordre venant de Paris du ministre du Roi lui-même, un certain Monsieur de Richelieu. Mon maître croit savoir qu'il va s'agir de construire un navire de guerre avec trois mâts de plusieurs dizaines de toises de haut et doté de plusieurs ponts, sans commune mesure avec les bateaux que les chantiers construisaient jusqu'alors. Notre cité a été choisie pour sa situation très discrète, un peu éloignée de la côte, de plus les immenses forêts aux alentours vont pouvoir fournir les énormes quantités de bois nécessaires. Depuis qu'il a eu vent du projet, mon maître m'a demandé de l'accompagner pour de longues tournées dans les forêts des environs ; il doit en effet choisir des chênes qui seront ensuite abattus pour être mis à sécher, et plus particulièrement repérer les grosses branches



aux courbures particulières, qui pourraient devenir des pièces de membrures, d'étrave ou de quille. J'avoue que je lui suis très reconnaissant de la confiance qu'il m'accorde, et passionné par ces tâches si riches et complexes. Mon maître dit que j'ai un certain don pour apprécier du premier coup d'œil une branche à la forme particulière et imaginer la place qu'elle pourrait avoir dans une charpente. En effet, j'avais pu constater lors de mes visites aux chantiers navals que les charpentes de marine sont finalement assez semblables — mais à l'envers — à certaines charpentes que nous avons construites pour des toitures, telle que celle de la nouvelle couverture de la chapelle Sainte Anne près de l'hôtel de ville.

Après plusieurs mois passés à arpenter les forêts et marquer soigneusement les arbres remarquables à abattre pour le mystérieux projet de construction qui

devrait débiter dans trois ou quatre ans, le temps nécessaire pour faire sécher le bois et recueillir tous les financements nécessaires, mon maître m'a pris à part ce jour pour m'annoncer deux nouvelles qui allaient changer ma vie : la première était que je n'allais pas participer à la construction de l'énorme navire à venir, car mon maître lui-même était écarté du projet. J'ai bien cru alors que le ciel me tombait sur la tête ! Mais il a immédiatement enchaîné avec la seconde nouvelle, qu'il avait malicieusement décidé d'amener par la première ; en effet, s'il n'allait pas travailler à construire ce navire de guerre ici, c'est que son talent avait été remarqué et qu'il avait été choisi pour partir très loin, dans un autre pays vers le nord, pour construire un autre bateau, encore plus formidable que celui de notre petite cité. Il m'a expliqué en détail les raisons de ce choix : notre roi Louis le



treizième avait en effet signé un traité avec cet autre puissant royaume, pour des raisons politiques liées aux guerres en cours très loin d'ici, et dont je ne savais rien. Une autre raison tenait à la nouvelle religion de mon maître, le royaume en question s'étant converti entièrement au luthérianisme.

Mon maître a terminé ses explications avec cette proposition incroyable : « es-tu d'accord pour m'accompagner là-bas ? » Je n'ai pas eu besoin de réfléchir, je savais que j'étais prêt à le suivre au bout du monde... Il a lu dans mon regard, et il m'a enfin révélé le nom de ce mystérieux royaume du nord, dont je n'avais bien sûr jamais entendu parler : la Suède !



Vague compte triple par Fanny



Hirondelle. Laquelle ne connaissait de la mer que ce qu'elle en avait vu à la télé et en photo dans les magazines vendant du rêve en pa-

Mer. Passion. Vagues. Équinoxe. A chaque printemps, Hirondelle se rend sur les remparts de Saint-Malo. Ce pèlerinage auquel elle ne déroge jamais où qu'elle soit dans le monde, lui apporte tous les ans la même satisfaction, le même frisson que lorsqu'elle était adolescente. Titillée par une pleine lune d'équinoxe servie par une météo nocturne qui promettait un clair de lune déchaîné, une tante un peu fofolle avait décidé d'aller y frissonner en emmenant

pier glacé. Froissé parfois. Hirondelle s'était extasiée sur ces vagues qui venaient gicler sur le front de mer et avait décidé ce jour-là, de devenir vaguesologue. Vivre pour les vagues, par les vagues, sur les vagues, sous les vagues, dans les vagues. A 15 printemps, c'était un projet un peu vague mais c'était pourtant un bon début. Et peu importe si le métier de vaguesologue n'existait pas vraiment, être chercheuse à l'Ifremer, c'était s'en rapprocher, l'inventer. Vagueso-



logue était un terme tout à fait convenable pour l'étude des vagues scélérates. La spécialité existait bien mais pas son aptonyme. Qu'à cela ne tienne, dans sa tête, l'adolescente devenue une très séduisante jeune femme était vaguologue. L'étude des vagues scélérates étaient la plus belle expression de ce métier passionnant. Sur 6 continents et mille et un rivages.

En ce 20 mars 2022, elle est toujours là, face au large. C'est encore la pleine lune. Comme le jour de ses quinze printemps. Alors qu'elle est en train de filmer, comme tous les ans, le déferlement sur les remparts, son téléphone sonne. C'est Johannes, son confrère canadien avec lequel elle vient de publier une étude de la plus grosse vague scélérate enregistrée à ce jour : un monstre de 17,6 mètres à Ucluelet en Colombie britannique.

— Tutebelle, c'est incroyable tabarnak c'te qui s'passe sur les réseaux.

Johannes n'a jamais pu se résoudre à l'appeler Hironnelle. La première fois qu'elle lui a fait la remarque il a répondu : « Je t'en ficherais des noms d'oiseaux tabarnak, pour moi tu seras Tutebelle et personne d'autre. »

La jeune femme rigole. Le mot tabarnak a toujours déclenché chez elle un fou rire irrépressible.

— Tu sais quelle heure il est là ?

A 3 heures du matin, seul un chercheur canadien un peu foldingue peut l'appeler sans penser au décalage horaire.

— Ben si tu dormais, j't'aurais laissé un post-audio mais comme tu réponds, je vais t'dire tabarnak. Y un chum de chez toi qui vient de laisser un post sur tous les réseaux, Insta, Face de book, Tiktok, Youteube. Il a filmé plusieurs vagues scélérates successives à la crête rose dans ton golfe. Hironnelle éclate de rire.

— Des vagues punk alors. Et dans quel golfe ? Celui du Morbihan ?



– Ben vu crisse, des vagues punk. Bien hautes avec une belle crête rose. C'est dans le golfe de Gascogne. Faudrait peut-être investiguer non ?

Hirondelle fait la moue et baille. La lune orange n'incite pourtant pas à aller se coucher. Elle la fascine. Mais la fatigue l'a rattrapée.

— Hey, chum, (la voilà qui retrouve les expressions québécoises qu'elle adore) je suis sûre que c'est une blague.

— Regarde la vidéo, ça n'a pas l'air d'être une blague du tout. On reste in touch. Malgré l'envie de dormir, la chercheuse visionne. Ce qui est filmé est impressionnant. Le commentaire de Bruno April qui accompagne le média, l'est tout autant. Il semblerait que mis à part le démâtage, le bateau n'a pas souffert, qui s'est comporté durant l'épisode comme une coque de noix dans les 40èmes rugissants. Ballotté, emporté mais jamais retourné.

Arguant de la renommée de son employeur et grâce aux vagues du Net, elle contacte au lever du jour, le fameux Bruno qui s'avère peu loquace et refuse de la rencontrer.

— Écoutez, tout est sur la vidéo. Moi je ne peux pas vous en dire plus. On était sur le bateau, c'est un 12 mètres. On a vu arriver ce machin d'assez loin. Je suis allé chercher tout de suite mon téléphone pour filmer. C'était trop incroyable. Surtout la crête rose. On s'imaginait en train d'assister à un phénomène unique. Ça a grossi, grossi, grossi. Puis une autre est arrivée et encore une autre. C'était infernal. On a commencé à être secoués comme des malades. On comprend pas comment on en a réchappé. On a même démâté. J'en rêve toutes les nuits. La peur de ma vie. Voilà c'est tout ce que je peux vous dire. Et je ne vois pas ce que je peux vous apporter de plus. C'est vous les chercheurs hein, pas nous.



Et il raccroche. Elle imagine que l'auteur du post ne peut pas en dire plus parce qu'il est en état de choc. Elle va faire autrement et retrouver la trace de ses compagnons de fortune. Il lui faut peu de temps pour les localiser. Surfer sur l'onde des réseaux sociaux donne des résultats en quelques minutes, là où des jours et des jours de recherche seraient nécessaires si le monde était privé d'électricité. Sous un faux profil, craignant finalement que l'estampille Ifremer soit une gêne, elle parvient à entrer à contact avec les 3 autres membres du groupe. Qui travaillent tous pour la start-up du fameux Bruno.

Mais au final, la pêche est maigre. Ils racontent tous la même histoire. Aucun des quatre compères ne comprend pourquoi le bateau ne s'est pas retourné. Alain March, propriétaire du Sun Odyssey de chez Jeanneau baptisé Giboulées de March, le bateau

qui a résisté à l'événement, lui parle de miracle.

— Je vous concède que pour la couleur rose, s'il n'y avait pas la vidéo, vous pourriez penser qu'on avait bu. Ce qui est un peu vrai. Je vais pas vous dire qu'on a carburé à l'eau de mer pendant 3 jours mais bon. Pas au point d'avoir des hallucinations.

Fait intéressant, il lui donne exactement les coordonnées de leur position qui correspond au dénivelé du plateau continental vers la plaine abyssale de Biscaye.

Hirondelle se dit que décidément, les fonds marins sont imprévisibles et impénétrables. Tout en visionnant sans relâche la vidéo, elle prend immédiatement contact avec ses collègues qui étudient le golfe de Gascogne. Suivent des heures très intenses de recherche tous azimuts qui ne donnent aucun résultat. Rien de notable ce jour-là mis à part une très forte houle due à l'équinoxe mais qui n'a rien d'inhabi-



tuel en soi avec effectivement quelques vagues de haute amplitude. Rien d'anormal n'a été enregistré sur les bouées repères. Petit bémol toutefois, l'endroit où s'est produit l'infâme événement n'est pas balisé au plus fin, alors que c'était le cas à Ucluelet. Mais Hironnelle sait très bien qu'une scélérate laissera toujours des traces même plus loin, alors avec trois d'affilée, il devrait bien y avoir quelque chose quelque part. Une vague qui aurait le pouvoir de neutraliser les appareils ? Impossible.

Elle se maudit. Son rêve a toujours été de les débusquer, ces vagues scélérates. Elle a eu la chance d'en voir une au Japon par hasard. Après une tempête et juste après Fukushima. Même les modélisations, les travaux en laboratoire, avec Simon Boxall, l'océanologue qui depuis 2018 est persuadé avoir trouvé l'explication des disparitions dans le triangle de Bermudes, ne permettent

pas de les prévoir. Tout juste de les constater. Et de les reproduire dans des bassins miniatures.

Pour la crête rose, elle a bien une idée. Trois en réalité. Dont deux un peu farfelues, elle en convient mais à phénomène inexplicable, hypothèses tirées par les cheveux du paranormal. Un bateau a nettoyé ses cales avec du Mir Rose ou tout autre produit nettoyant saturé de colorant bien chimique. C'est difficile à concevoir mais ça pourrait arriver. Ou bien il aurait perdu tout un chargement de billes de polystyrène rose. Elle s'amuse d'abord à cette idée « Barbie » qui l'assombrit toutefois parce qu'hyper polluante et dangereuse à souhait pour la faune et la flore. Elle est bien placée pour savoir que la mer est une poubelle. Elle en sait long sur tout ce qui s'y déverse sans autre forme de procès, dans une impunité totale. En scientifique raisonnable, elle penche pour des algues rouges, Aspara-



gopsis taxiformis dont la couleur varie du marron au rose et qu'on rencontre dans les eaux peu profondes de l'océan atlantique. Mais certainement pas dans les hauts fonds comme ceux de la plaine abyssale de Biscaye. C'est quand même par ce bout qu'il faut chercher. Des courants violents qui auraient arraché les plantes pour les amener au milieu de l'océan ? Pourquoi pas ? La nature nous joue des tours en permanence et l'être humain qui l'a truffée de capteurs dans tous les espaces à sa portée, ne peut jamais rien contre ce qu'elle décide. Cette affaire s'annonce comme une véritable énigme et une épreuve pour la vago-logue qui en a pourtant vu des vertes, des roses et des pas mures quand elle a traversé en solitaire les 40èmes rugissants puis les 50èmes hurlants.

Le Landerneau de la vague scélérate est en émoi. Hironnelle a mobilisé tous les chercheurs du monde en-

tier. Il y a d'un côté, les sceptiques qui hurlent à la supercherie sans y croire tout à fait parce que le principe de ces vagues est de prendre en traître quiconque s'en approche ou s'y intéresse. Donc, elles n'en sont plus à un piège près. Et de l'autre, les partisans du tout est possible et qui cherchent, c'est leur métier, à comprendre ce phénomène. Une vague de frénésie s'empare de la presse internationale.

Alors que la vague médiatique qui a déferlé pendant trois jours commence à retomber, une nouvelle vidéo de vagues scélérates jaune fluo, fait son apparition, immédiatement relayée par tous les journaux télévisés. A la fin de la scène identique à la première, le jaune fluo étant la solution au cherchez l'erreur, c'est un Bruno April hilare qui annonce : « Vous voulez donner du peps à votre vidéo de famille ? Wavesoftware vous aide à créer des effets spéciaux à partir de n'importe quel média. »



Wavesoftware ! La start-up de Bruno April qui a appris à surfer sur la crédulité du monde.

Hirondelle se maudit mille et une fois. Mille et cent fois, elle voue l'ingénieur scélérat aux gémonies, aux maelströms de tous les enfers réunis.

La vague rose qui a fait le buzz, a défait le printemps d'Hirondelle et brisé sa foi en l'homme et la nature.

Note de l'auteure : avec une longueur utile de 310 m et une largeur de 5 m, le grand canal à houle (Große Wellenkanal, GWK) de Hanovre est le plus grand canal à houle du monde. Le panneau de la machine à vague hydraulique (900 kW) mesure 7 m de haut et comprend un clapet pivotant à $\pm 10^\circ$ pour les scénarios en eaux profondes. La course de la machine à vague est de 4,2 m au total. En générant de petites vagues lentes suivies de vagues plus grandes et plus rapides, il est possible de générer par superposition de très grosses vagues uniques (« vagues scélérates »).



Lupuline par Pascale



Le temps clément sublimait cette Loire curieusement calme, immuable. Les rayons du soleil sur l'eau et les bancs de sable lumineux offraient aux passants un paysage sublime sur la levée. Au volant de sa Clio, Lupuline traînassait sur la deux-voies, tandis que derrière elle, ceux qui rentraient du travail semblaient la presser. Certains se décalaient pour voir s'ils pouvaient doubler en tapant sur le volant, déçus par cette route sinueuse qui n'aidait pas. Imperturbable, Lupuline ricanait en

les observant dans le rétro. Toutefois, à la vue des mouettes au loin sur les bancs de sable, elle finit par mettre son clignotant

et se gara le long de la levée, dominant ainsi le fleuve derrière la digue. Combien de fois avait-elle fait ce trajet ? Elle ne les comptait plus. Combien de fois s'était-elle avancée vers le fleuve pour trouver une réponse à son mal-être. Elle qui rêvait de voyager n'avait jamais osé franchir le pas et s'éloigner de sa famille, par peur de les voir sombrer.

Lupuline descendit de voiture pour engager sa descente en empruntant l'étroit escalier de pierre qui mène au fleuve.



Comme souvent lorsqu'elle s'attardait à cet endroit familier, elle s'asseyait sur l'avant dernière marche et observait le creux de l'onde demeurant insondable. Elle préférait presque les remous de la Loire en hiver qui donnaient l'impression au fleuve d'être vivant.

Fermant les yeux sous le soleil déclinant, accompagnée par le cri des mouettes, elle se sentait bien ici. Ce lieu était devenu son refuge. Lupuline décida de lever l'ancre pour marcher un peu le long de l'eau. Elle remarqua la peinture fraîche sur la boîte à livres à l'entrée du sentier, qui donnaient envie aux passants de s'y attarder. Elle était plus belle ainsi, peinte en bleu. Son attention se concentra un moment sur l'oiseau gris tacheté qui survolait l'endroit au-dessus d'elle, par va-et-vient successifs. Curieusement, l'animal vint se poser sur la boîte bleue, comme s'il cherchait lui-même un livre à

sa portée. Quand Lupuline s'approcha pour mieux l'observer, l'oiseau quitta son perchoir pour se poser dans l'arbre qui jouxtait la boîte à livres. Lupuline n'y prêtait guère attention jusqu'à ce que son chant particulier ne s'élève dans l'arbre. Elle s'arrêta brusquement. Elle connaissait ce chant qui lui rappelait quelqu'un. Ses battements de cœur se firent soudain plus fort quand elle reconnut la « grive musicienne ». Elle chercha des yeux ce passereau qu'elle connaissait bien depuis que Mickaël lui avait appris à répéter son chant. Chaque strophe entonnée par l'oiseau commençait par un motif varié, répété plusieurs fois, du style « tu-tui, tu-tui » ou bien « tu-dis-oui, tu-dis-oui ». La strophe s'achevait le plus souvent par un final plus grave et moins sonore. La grive fit des allers et retours incessants entre l'arbre et la boîte à livres. Que faisait-elle à cette heure-ci, si proche des hommes ? Elle



repensait à son frère Mickaël, disparu six ans plus tôt dans ce même fleuve, emporté dans ses méandres une nuit d'hiver où il rentrait d'une soirée trop arrosée. La Loire était meurtrière mais elle ne pouvait s'empêcher de revenir ici. Elle avait le sentiment d'y entendre le murmure de son frère au creux de l'onde. Mickaël lui manquait.

Le cri de cet oiseau rani-
mait douloureusement la
mémoire de son adoles-
cence. Le visage de Mi-
ckaël flottait dans les
rayons du soleil qui effleu-
raient l'eau. Elle se souve-
nait de leurs longues esca-
pades ici, imitant les cris
d'animaux et d'oiseaux au
milieu des fous-rires, pour
échapper aux cris de leurs
parents qui se disputaient
sans cesse. Lupuline et Mi-
ckaël rêvaient tous deux de
quitter ces paysages ligé-
riens pour conquérir le
monde et rester libres. Plus
âgé qu'elle, Mickaël était à
deux doigts de réaliser son
rêve. Il venait de trouver

un travail et s'apprêtait à
s'envoler vers l'Afrique du
Sud avant que ce maudit
fleuve ne l'emporte. Quant
à Lupuline, qui ne rêvait
que d'îles lointaines, ses es-
poirs s'étaient éteints de-
puis. Sans Mickaël, ces
rêves n'avaient plus au-
cune saveur. Sans lui, sa
quête n'était plus viable.
Avait-elle eu raison
d'abandonner ses
rêves pour rester dans ce
lieu où elle ne trouvait pas
sa place ?

L'oiseau s'éloignait douce-
ment, d'arbre en arbre, je-
tant son cri typique sur le
passé de Lupuline. Elle ne
pouvait s'empêcher de le
suivre, comme s'il portait
en lui cette part encore vi-
vante de Mickaël. L'oiseau
emprunta quelques buis-
sons, s'arrêtant de temps
en temps, comme pour l'at-
tendre Elle s'interrogeait.
C'était idiot de le suivre
ainsi sur ce chemin, elle le
savait. Cependant, elle ne
pouvait s'empêcher de
penser que la présence
mystérieuse de cet oiseau
avait un sens. C'était impal-



pable. Elle se fraya un chemin entre les ronces, guidée par le chant de la grive musicienne. Lupuline avait le sentiment de s'éloigner du fleuve mais ne pouvait se résoudre à lâcher l'animal. Où l'emmenait-il ? Elle avait l'impression de tourner en rond mais continuait de marcher. L'oiseau s'arrêta un instant, bifurqua une dernière fois et Lupuline se retrouva une nouvelle fois face à la Loire, à deux pas de la boîte à livres. Elle s'en voulait d'avoir suivi bêtement l'animal pour se retrouver au point de départ. La grive musicienne poussa sa dernière strophe, plus grave et s'arrêta face à la boîte bleue, comme prête à opter pour un des deux bouquins adossés à la vitre. Lupuline s'approcha, provoquant l'envol de la grive.

Adossés à la vitre, les deux livres s'offraient à elle, l'un derrière l'autre. Elle ne vit que la première page de couverture qui représentait un homme nageant dans la mer. Elle lut le

titre : « Tu me trouveras au bout du monde », de Nicolas Barreau. Lupuline pensait à Mickaël. Juste derrière, un bouquin de poche de Tahar Ben Jelloun la saisit dans l'instant quand elle lut le titre : « Partir ». Lupuline se saisit des deux livres qu'elle pressa contre elle, comme acceptant le message que Mickaël venait de lui livrer. Il était là et l'invitait à partir. Alors oui, elle se dit qu'il était temps de réinvestir ses rêves si c'était son frère qui le lui demandait ... Au même instant, l'oiseau quitta l'endroit et prit un envol plus ambitieux que Lupuline ne parvenait plus à suivre.